

E-MAGAZINE

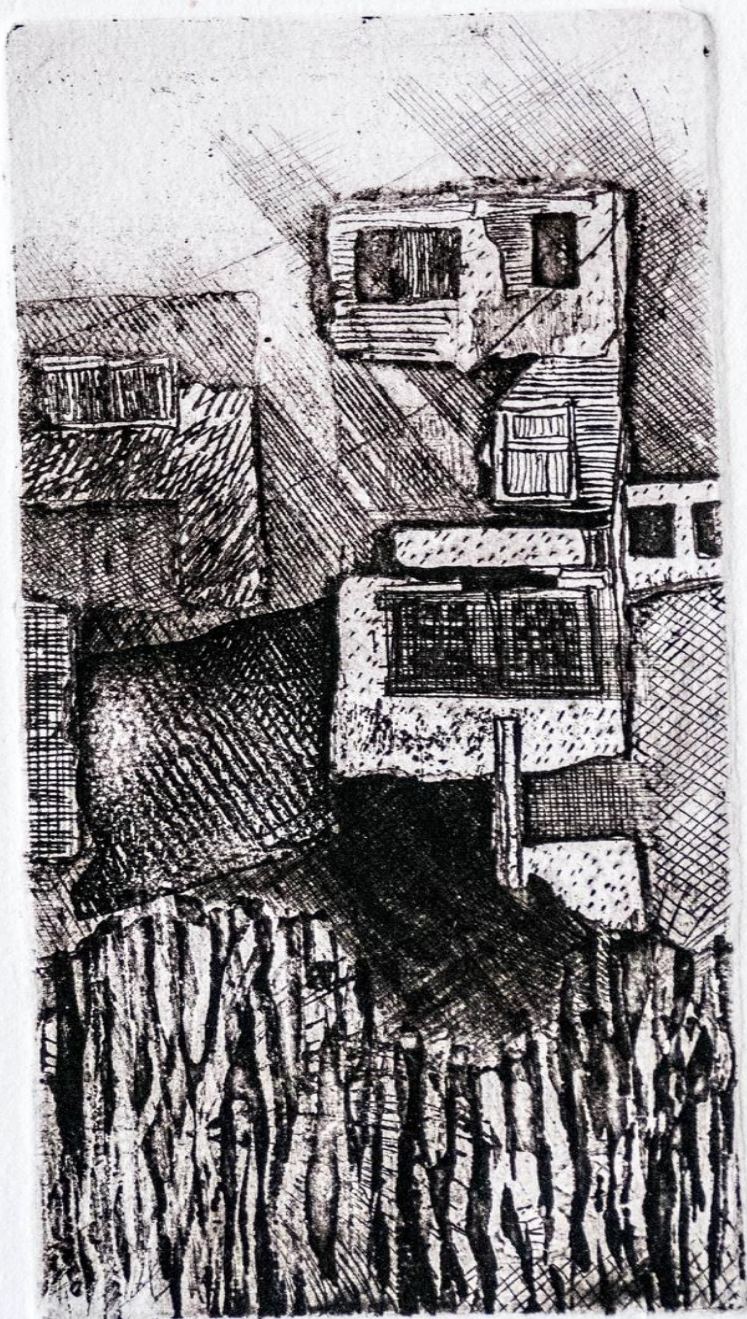
MİTRA

Volume 1 automne 2017

REVUE D'ART ET DE LITTÉRATURE
ART AND LITERATURE MAGAZINE

مجلة أدبية وفنية





1/10

SAIDA

Mitra 22

e-magazine



Mitra
Revue d'art et de littérature
Art and Literature Magazine
مجلة أدبية وفنية

Vol 1 automne 2017

Cover page image by Mirella Aprahamian
SAÏDA, eau-forte 191/2 x 71/2 cms 1982

Introduction de Mitra

Chers lecteurs, Chères lectrices,

Le Cénacle culturel Liban-Québec entretient depuis sa fondation en 2006 un espace de rencontre entre la culture libanaise et arabe en général et la culture québécoise dans toute sa diversité.

Après dix ans d'activités littéraires et artistiques à Montréal le Cénacle est fier de lancer le premier numéro de son magazine numérique *Mitra* dont l'objectif est d'offrir aux poètes, écrivains et artistes de tous horizons un lectorat sans frontières.

Totalement financée par les membres du Cénacle et offerte gratuitement, la revue *Mitra* se veut un espace d'expression littéraire et artistique libre, ouvert aux diverses formes et idées, sans parti pris sauf pour le respect du lecteur.

D'un nom à orthographe symboliquement variable, Mitra fut un personnage mythique, parfois déifié, du monde antique indien, perse, grec et romain. De genre masculin chez les uns, féminin chez les autres, il représenta, tour à tour ou simulta-

nément, la lumière, la sagesse, l'amitié et la justice, des valeurs que nous tenterons toujours de refléter.

L'équipe de *Mitra* souhaite chaleureusement remercier les poètes, écrivains et artistes qui ont offert à ce premier numéro les fruits de leur travail et de leur talent et espère avoir été à la hauteur de leur générosité et de la qualité de leurs œuvres.

Le comité de rédaction

Comité de rédaction * Editorial Committee *
لجنة التحرير

Montréal

Georges Abou-Hsab

Rula Jurdi

Nadine Ltaif

Ottawa

Alia Afif Kawalit

Calgary

Antoine Sassine

Collaboration

Marie-Josée Dion

Graphisme * Graphic Design * تصميم جرافيكي

Alia Afif Kawalit

Nadine Ltaif

Contact details:

mitra@cenacleculturel.org

<http://cenacleculturel.org/mitra/>

www.cenacleculturel.org

Montréal, automne 2017

Table des matières * Table of Content * فهرس

Poésie * Poetry * شعر

[Raficq Abdulla](#)

[Georges Abou-Hsab](#)

[Brian Campbell](#)

[Stephen Collis](#)

[Mike Di Sclafani](#)

[Hugh Hazelton](#)

[Rula Jurdi](#)

[Alia' Kawalit](#)

[Ilona Martonfi](#)

[Diane Régimbald](#)

[Nada Sattouf](#)

[Christine Tipper](#)

Nouvelle * Short-story * قصة قصيرة

[Claude R. Blouin](#)

Prose * نصوص أدبية

[Hejer Charf](#)

[Nancy R. Lange](#)

Poèmes en traduction * Poetry in

Translation * أشعار مترجمة

[Atef Alshaer](#) *traduit de l'arabe vers l'anglais*
par lui-même

[John Asfour](#) *traduit de l'anglais vers l'arabe*
par [Georges Abou-Hsab](#)

[Sara Cohen](#) *traduit de l'espagnol*
par [Louise Desjardins](#)

[Aida Haddad](#) *traduite de l'arabe vers*
l'anglais par elle-même

[Nadine Ltaif](#) *traduit du français vers l'arabe*
par [Rula Jurdi](#)

[Nelly Roffé](#) *traduit de l'espagnol*
par [Rodolfo Häsler](#)

Essai • Essay • مقالة

[Claire Varin](#)

Biographies

[Raficq Abdulla](#)

[Georges Abou-Hsab](#)

[Atef Alshaer](#)

[Mirella Aprahamian](#)

[John Asfour](#)
[Claude R. Blouin](#)
[Brian Campbell](#)
[Hejer Charf](#)
[Sara Cohen](#)
[Stephen Collis](#)
[Louise Desjardins](#)
[Mike Di Sclafani](#)
[Marie-Josée Dion](#)
[Aida Haddad](#)
[Rodolfo Häsler](#)
[Hugh Hazelton](#)
[Nouha Homad](#)
[Rula Jurdi](#)
[Alia' Afif Kawalit](#)
[Nancy R. Lange](#)
[Nadine Ltaif](#)
[Ilona Martonfi](#)
[Nayla Nasser](#)
[Diane Régimbald](#)
[Nelly Roffé](#)[Antoine Sassine](#)
[Nada Sattouf](#)
[Christine Tipper](#)
[Claire Varin](#)

Poésie * Poetry شعر



Mirella Aprahamian
DOUBLE JEU, eau-forte, 25 x 25 cms 1989

على شاطئ باريس

جورج أبو حساب

في كل صيف يولد لباريس شاطئ على النهر يُجلب رملهُ من البحر بالقوارب.

وقف على شاطئ باريس

وغرف الشمس بعينه

كي يشعل الماء

كي ينثر على الرمل ظله

وبعضاً من أبد

على العابرين

للنهر صمته المتعالي

للناس فرح ضوضائهم

للغيمة البيضاء

أن تعزف لباغانيني

فوق الجسر

قبل أن تغيب

وله أن ينكسر لنسمة

تلفح من جهة الشعور المسترسلة
أو من حفيف الشفاه

وله الذكريات تمتطي المراكب
وتذرع النور
والحنين
والوجوه

هنا
تتموج الأنغام
والقرب
والبرج
في النهر
كي تثبت في الخيال

ويركض الأطفال خلف النوارس
ليسرقوا ريشة
ويبحروا في السماء
هنا

يراكم السياح صوراً
 وحكايات صغيرة
 يملؤون بها آتي الذكريات
 وهم الآلهة في سماء دهشتهم
 وهم الهاربون

وباريس تتفرج

وباريس كأس عاشق يختال
 لكل مستوحد منه شقة
 أو سُكْرُ البريق

وهو
 على مفرق الصيف والغروب
 جلس ينظر
 إلى الفرع السابح
 في النسيم
 والنسيان
 وإلى ما كان هنا من أربعين

كان شابًا
وليس الآن عجوزًا
هو البرج نفسه
والقنب والحجارة
والشوارع
وهو النهر نفسه
رغمًا عن هيراقليطس

والوجوه والأجساد
نفسها
أو تكاد

من كان ؟
من لم يكن ؟

طفلة بجناحي فراشة
لا تعرف من الزمن
سوى تعاقب الليل والنهار
ولم تحفظ بعد أسماء الفصول

سأهم مغتر بحلمه
يرقب الأفق
أو شكل السراب

مسّن منحني
راقص مع الراقصين
في خطوه جلال
فرح الاكتفاء
فما له من هموم الغد
وأحلامه
ما له من درب سوى العبور

امرأة جميلة
كمدينة قديمة
تسأل
أو لا تسأل
ما سيكون بعد أربعين
حيث لن تكون
أو هي صورة بهتت

في قعر الذاكرة
 من عيونها غبطة
 وسلام
 وفي ابتسامها التعبِ ازدياء
 وانتصار على ما يخيف

هنا المكان يمحو الزمن
 جسرٌ بين الضفاف

وهو العائدُ
 على رمل مهاجر
 المتكىُّ على عطر قادم
 من شرق الجبال
 وهو البرج
 والنهر
 والوجه
 الحالم مع الحالمين
 والعابر بين العابرين

رمى للنهر ساعته
وصوت الحنين

هنا المكان يمحو الزمن
بوعد قديم
جميل

هنا
سعيدًا
تمدد على الشاطئ
وغرف الماء بعينيه
كي يطفئ الشمس
وينام.

Georges Abou-Hsab

Enseigne la culture, la littérature et la langue arabes à l'Université Concordia et à l'Université d'Ottawa.

Publications: مرايا الوقت (*Maraya al Waqt*), recueil de poésie en arabe chez Dar aljadeed, Beyrouth, 2007. *Le fleuve*, recueil de poésie en français chez Lanctôt-Éditeur, Montréal, 2006

Runkuranqay

Hugh Hazelton

les colibris boivent
 de la corolle des fleurs
 sanctuaire inca
 érigé au centre
 d'une vallée déployée
 parmi les pics qui se courbent
 de la jungle
 à la neige
 les montagnes, l'eau, l'air même
 soudainement s'effondrent
 les molécules se déchirent
 tournoient dans les entonnoirs du temps
 substance qui retourne
 à la seule source
 la dernière
 particule
 différenciée
 redevenu
 chaos
 s'inverse
 explose encore
 la matière
 s'éparpille
 se refait
 en de nouvelles
 configurations
 d'autres montagnes, d'autres atmosphères, d'autres êtres
 l'univers un cœur qui bat
 mon cœur
 un nerf qui transmet
 monde-être
 monde-être
 monde-être
 le même
 le même
 le même

Iguane

Hugh Hazelton

On me demande ce que je ferai quand je prendrai la retraite
et je leur dis que je vais déménager aux îles Galapagos.

« Les Galapagos! » ils répondent, « mais c'est prohibé que les gens vivent là-bas
à cause des raisons écologiques, pour ne pas contaminer l'environnement et les
[animaux] ».

Mais c'est justement ça : ce ne sera pas pour passer mes jours avec des touristes assis tout
plat dans des bateaux à fond de verre —

j'y irai pour me convertir en iguane marin,
un de ces lézards fournis (et en forme) avec des yeux sages et aguerris
(ils ne sont pas dupes, je vous assure) et une grande crête sur le dos
comme une version drue de ces antiques diméetrodons qui précédaient les dinosaures,
qui passent leurs jours à prendre le soleil sur des roches volcaniques noires
et ensuite soudainement (pourquoi prévenir?) sautent à la mer à chercher des algues
[délicieuses]

(ce sont de grands connaisseurs — et très végan)
pour les ronger contre les pierres ou paître sereinement les frondes qui oscillent toutes
floues
dans les eaux bien froides du courant Humboldt (quel grand explorateur!) sur la ligne de
[l'Équateur].

Je vais me dédier à nager avec mes grandes pattes et queue puissante et ensuite laisser
[sécher le sel
sur ma peau rugueuse, couverte de bosses et de protubérances, rouge orange lorsque
[jeune
et ensuite noire basaltique comme camouflage, avec la crête qui me donne l'air d'un
[ancien punk aimable,
pour rester immobile et serein avec une bonne prise sur la lave poreuse
et jaser avec des mouvements et des regards et des secousses de ma colonne vertébrale
avec mes copains ridés (nous sommes tous ridés, tant les jeunes comme les vieux)

et en saison échanger des regards avec les belles femelles toute chaudes et coquettes
qui ont un je ne sais quoi dans les yeux ou un sourcil arqué
(nous sommes capables de rester comme ça pendant des heures)
avant de nous approcher lentement d'abord et ensuite en course folle
bien reptile sous le ciel éternellement bleu
(ou « azure », comme disent les poètes iguanes symbolistes)

sans beaucoup penser à ma pension oubliée ou ma vie antérieure que je distingue de
[moins en moins
avec les années qui passent comme les poissons colorés parmi les coraux, et avec un
[un signe de la griffe à Darwin,
me transformer tranquillement en autre espèce plus proche de mes origines.

Quand Nous

Hugh Hazelton

pour Ginette

quand nous nous allongeons ensemble
avec les yeux fermés,
et mon bras autour de ta taille
ton dos chaud contre ma poitrine
cheveux doux frôlant ma joue
nos genoux pliés pendant que nos corps
mondes se serrent dans une seule forme
aussi étroitement qu'une casse-tête en forme de L
bras mains torses cuisses mollets pieds
se touchant
et se tenant l'un à l'autre plus loin
maintenant nous nous déplaçons en une seule entité double
dans un monde inexploré indifférencié
en l'air tournant culbutant mais sereinement
dans la même position détendue volant s'accéléralant à travers
des formes non révélées paysages couples dormants oiseaux douillets et mammifères
des feuilles collées avec des graines de pluie aux ailettes qui planent
vues de la mer moutons neurones étendue spatiale
voguant la noirceur bleue vers d'autres existences univers
où des étoiles binaires comme nous tournoient lentement l'une autour de l'autre
partageant leur lumière ardente pendant qu'elles pivotent incarnées se tenant
se fondent quelquefois en une et puis s'orbitent de nouveau
envoyant des étincelles géantes qui trouvent leur propre espace
les yeux fermés et les couleurs contours trouvant des images partagées
tourbillonnant pendant qu'on se blottit l'un contre l'autre encore plus et mes lèvres touchent
ta nuque pendant que nous passons doucement sans le savoir au sommeil
et nous entrons l'au-delà pelotonnés ensemble maintenant rêvant
nos dernières pensées l'un de l'autre avant que la lumière ne fasse nuit
et la nuit lumière

Hugh Hazelton est un écrivain et traducteur qui vit à Montréal. Son quatrième livre de poèmes, *Antimatter*, a été publié en deuxième édition avec CD par Broken Jaw Press de Fredericton en 2010, et une sélection de ses poèmes en français, *Mondenvers*, est apparue dans le numéro 46 de la revue *Lèvres urbaine*

River Walk

Stephen Collis

Momentary
flicker
not bird lover
and soft smooth
shoulder the trail
eyes looking
into some depth
forgot you had
magic the
greenery and there's
always an address
like the light would still be talking to you
saying a word we both doubt and
analyse a moment
you turning towards me
a field alongside the Thames
a small horse
colt or pony
lying in the wildflowers
turned listening your face
all the magic still assembled
cloud and tree cover
open passage stretch of river

we are limits
economies localities
the address is coming and
it is saying we are limits
short change meta-ventriloquists
turn of face
like light could carry us
your voice and arms
embrace all of us
this border enclosure
all the wildflowers we didn't
count or name

the colt or pony run off now
the sweet Thames tumbling on

For John Berger
Stephen Collis

Gone into
your labours
the pitch of
night city
field and
mountain the
moths joining
one another
to dance over
unmarked graves
and your
time creased
face comrade
brief as the
textured earth
flowers do so
often return to

Stephen Collis's many books of poetry include *The Commons* (Talon Books 2008; 2014), *On the Material* (Talon Books 2010—awarded the BC Book Prize for Poetry), *DECOMP* (with Jordan Scott—Coach House 2013), and *Once in Blockadia* (Talon Books 2016—nominated for the George Ryga Award for Social Awareness in Literature). He has al-

so written two books of literary criticism, a book of essays on the Occupy Movement, and a novel. *Almost Islands* is a forthcoming memoir. He lives near Vancouver, on unceded Coast Salish Territory, and teaches poetry and poetics at Simon Fraser University.

<http://www.talonbooks.com/authors/stephen-collis>

Detached
Alia' Kawalit

Today I ride the cold wind
running over those distant, hidden lands.
There where mountains conspire
and clouds envelop the radiance of the sky

I ride the cold wind shaking
the encaged city enraged
Buildings fume out their grudge
Grey.

 Half-torn clothes
dusty leaves
 trodden on crow feathers
blow pass me.

I see a girl half-pale
half-resisting
 the weight of her luggage,
the direction of the wind.

 She pulls
as if it were only
a duty.

No other intentions.

Alia' Afif Kawalit completed her Ph.D. in Creative Writing from England where she also taught poetry and languages. She has her work published in different anthologies such as *Beached Here At Random By Mysterious Forces*, University of Kent 2015. Currently, she is teaching at the University of Ottawa.

Funeral prayer for Alan Kurdî

Ilona Martonfi

Cold moonless night
wash him with water five times

scent with sandalwood, camphor laurel

shroud in white winding sheets
use four tie ropes, one above the head
another below the feet
and two around the body

three-year-old Syrian refugee boy
drowned in the Aegean Sea
trying to reach
the Greek island of Kos

bury him before sunset
place a layer of big stones
fill the grave with sand.

Pray for peace.

O little boy, Alan.
O God, give him a home.

Imagine

Ilona Martonfi

(*News Paris Match*: Friday 13th Paris attacks: 130 killed and 352 injured.)

Because we can't get back to a normal life. Because friends died. Because it was a rock 'n' roll band. Shutter windows upstairs wide open. Mourners light your candles and stand in silence. Street pianist on your bike, wheel your Baby Grand to the scene outside Théâtre Bataclan, 50 Boulevard Voltaire in the 11e arrondissement, l'Île-de-France: steps away from Métro Oberkampf and Filles du Calvaire. Because you know the language. You know the city. Rive Droite by the Seine. Musée du Louvre is closed. The Eiffel Tower dark. Cycle to the Bataclan with your Baby Grand, play "Imagine" by Lennon. Listen to the pain beneath the skin of the streets. Leave a white carnation.

At a Lille pawn shoppe in 1911

Ilona Martonfi

Puppeteered dummy
grudges of the unliving

lending movement

stage illusions
skeletal. Fleshless
acousmètre
disembodied voices

wood-and-cloth doll
garrulous ventriloquist
lapsing into glossolalia:
frog choruses
unknown tongues
the loneliest sound
if not news of himself?
Humiliated when a boy

devouring curses
night at a pawn shoppe
volta of quatrains.

And if he didn't exist?
A thing that deformed
in motion, fugitive,

its bouncing sibilance
bickering until dawn

rehearsal spaces
composing music.

Oh, yes, he had soul.
And a little of death.

Orange tree

Ilona Martonfi

Staccato darkness. Living in semi-obscure: photo made visible: *les fous* — the mad. Louise Athanaïse. A slow distorting. One yard to another. Riffler removing all points. As your world shrank

painted on a black background. Hoarding medical records: wooden toy boxes' rasp. Monotony and silence. Louise Athanaïse. 1915. You finally get to that note: one you loved long ago

scouring mistral wind
from among orange trees
cicada's cry

eldest sister incarcerated at Montdevergues asylum. Montfavet, near Avignon. Letters penned to a younger self, the sculptor. Cowering under unframed sky. Amid purple rooms: *La Valse*. No artist materials. No books, or newspapers

here is the grove. Here are the hallways. Hair wild and uncombed.

dew hanging from grass

lingering summer heat
bougainvillea

Ilona Martonfi, author of three poetry books, *Blue Poppy*, (Coracle Press, 2009.) *Black Grass*, (Broken Rules Press, 2012). *The Snow Kimono*, (Inanna Publications, 2015). She writes in *Scrivener*, *Vallum*, *The Fiddlehead*, *Montreal Serai*, *The Steel Chisel*, and elsewhere. Founder / Artistic director The Yellow Door and Visual Arts Centre Readings. Quebec Writers' Federation 2010 Community Award.

Summertime in Mount Tremblant

Christine Tipper

Today the mountain
is a green striped zebra
resting on its side,
the round swell of its girth
a gentle mountain slope
descending the valley.

Smaller zebras, the same herd,
laze alongside
dozing in the summer sun
before winter's white snow
covers their sides
and the mountain stirs to life.

Skiing bright coloured dots,
reds, greens, blues, yellows, pinks,
slip, slide, glide down the smooth
stripes of glistening white
bordered by trees covered
with snowflake blossom.

A shudder, the ground rumbles,
Mount Tremblant shakes.
Will the zebras awake?

Will the herd rise,
stampede, create a quake?
The earth holds its breath.

Thirty seconds pass as the rumble
vibrates through their girths.
The leader settles back down.
No more movement.
The zebras sleep again.
The herd will not move today.

Canadian plains

Christine Tipper

Flat wide plateaux
pocked with silver puddles.
Lakes display splashy edges.
No straight lines -
rare in North America
where grids reign supreme.
Nature does not wish
to be squared,
pulled into line,
but to flow,
squiggle, wriggle,
merge, meander.
Remain
a master's
abstract creation.

Wings Still

Christine Tipper

Wings still, no flight
Wings still, no fight
Wings still, no right
Wings still, her plight

Wings fluttering, some scope
Wings fluttering, some cope
Wings fluttering, some nope
Wings fluttering, her hope

Wings soaring, time to flee
Wings soaring, time to see
Wings soaring, time to be
Wings soaring, this time free

Oak tree

Christine Tipper

verdant canopy spreads
heavenwards through sky, ether, clouds, stars, planets, uni-
verse.

Unfurled small fingered green leaves stretch out to neigh-
bouring trees,
creating woodland communities of thickets, coppices, groves,
forests and woods.

I see a magical rainbow as sunlight glints off freshly showered
foliage reflecting
dancing energy in colours of red, orange, yellow, green, blue,
indigo and violet.

Birds' feet on branches tread, caterpillars feast on succulent
leaves and their galls.

Beetles burrow under bark while moths wait for sunset,
make their night flights.

In spring male catkin clusters pollenate while female flowers
into acorns grow.

I feel secure, supported, when I admire this natural icon of
strength and durability.

Harmonious ecosystem, memories of earth encoded in its ar-
boreal ancestry.

Stout sturdy trunk
channels

s a p

beneath
 rugged
 dark bark
 as deep below
 labyrinthine roots spread through thriving soil alive with
 insects, worms, ants, at home amongst
 this
 mighty oak's far-reaching structure
 delving into
 the nourishing
 core of
 Mother Earth

The Balcony

Christine Tipper

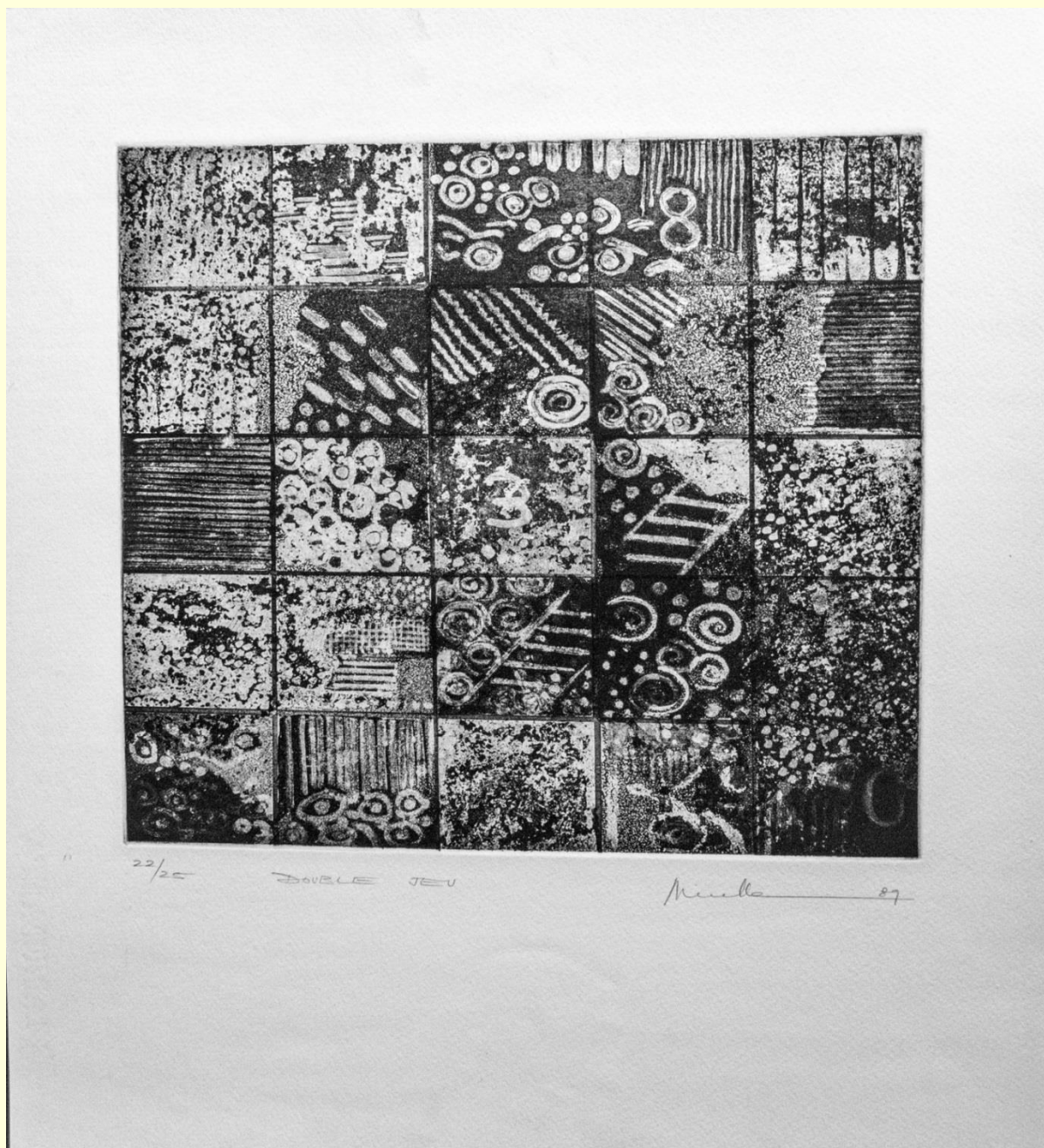
He was sitting on the
balcony Ten floors up,
the view was good He
was sitting on the
balcony Thinking of a
life misunderstood

He was standing on
the balcony Ten floors
up, marriage drift-
wood He was standing
on the balcony Giving
up on them for good

He was falling from the
balcony Ten floors up,
the view not so good
He was falling from the
balcony Too late, she
understood

Christine Tipper is an internationally published poet and translator living in England. Her passions are languages, translation and creative arts. Some translations: *Changing Shores*, Nadine Ltaif, Guernica, Canada, 2009. *We come from the same light*, Danielle Fournier, Guernica, Canada, 2011. *Where spaces glow*, Francis Catalano, Guernica, Canada, 2013. *I write these words*, Lélia Young, Inanna, Canada, 2013. Anthologies: *Domestic Cherry 3*, England, 2013; *Osiris*, USA, 2015.

www.christinetipper.com



Mirella Aprahamian, *TRACES* (essai 5) calligraphie, 21 1/2 x 23 cms 2009

Strict minimum

Nada Sattouf

Combien de toits traînent
à remplir la marche
les migrants se momifient
arithmétiques combinaison
de nombres de voix qui
se timbrent à l'eau rouillée
l'âge n'en reconnaît que
le repos d'un suc
la patience d'avoir si peu vécu
quand la pierre d'à côté
en est la preuve

Parce que les arbres gardent
souvent leur place
parce que la rivière sert moins
à laver les amants
et qu'on n'a que trente
minutes à reposer
nos ossements
quand la pierre d'à côté
en est la preuve

Le chant se perd et ne revient

le chemin est loin à s'en souvenir
l'icône pend du cou
lieu de la prière
mais l'enfant aux yeux ciel
s'endort dans une goutte
de pluie son pays est loin
dans un autre pays

Encore une fois en pleine mémoire
le nom des rues
mieux se nuer d'un lys planté
dans le cœur et le reste d'habits
le bus passe à l'improviste
on en garde le numéro
pour la prochaine fois
où l'on s'atténue choses
au foin roulé sur hanches
à carder la laine.

Quand tout s'enfuit même
la courbe du dos
et que la vie se découpe
en ombre chinoise
on pleure à l'échelle humaine
pour guérir ou pas

tel penser que l'histoire est d'abord
une maison à ne plus vieillir

Voici le sans couleur
en regardant autour
fait mille fois son âge
car il faut souvent une gravure
où se coller en morceaux
puis une race à la peau comestible
à faire coucher à même le sol

Le sans-abri et son arrière-goût
de nourrisson
la peau se rétrécit jusqu'au nombril
s'use en guise de lance-pierre
voilà de quoi méditer
tout près d'un livre sans ville

Nada Sattouf, poète, est actuellement professeure de langue et de littérature françaises à l'Université Libanaise au Liban. En 2002, elle émigre au Québec. Elle publie deux recueils de poésie à Beyrouth (Liban) : *Postiche ouvert au vent* (1997) et *Attente prévue* (2000), éditions al Jadid. Elle publie également quatre recueils de poésie à Montréal chez Poètes de Brousse : *Mémoires et un sommeil* (2007), *Bayt* (2009), *Le Mur* (2011), et *Le Portrait de ma mère* (2014). Un veston sur le bras est en cours de publication.

WINGED SEEDS

Brian Campbell

Here
at this juncture—
winged seeds
falling rust, tawny leaves
by that breadth of blue lake water—
we are.

Soon we will
go otherwise—
the slenderness of you
a gesture, swaying, gentle, elegant
dans mon souvenir.

For a briefest time
between rigid lines
we made cursives—
soothing, exclamatory.

All the best, I say,
the best
this was, for always, here—
the best.

VIEWFINDER

Brian Campbell

Through a certain lens
I see a purple bud unfurling,
fur on calyx glistening,
the cedar and lilac hedge behind

a greenish blur.
This blur implies: woods, silence,
breeze. Not what is really here:

a busy street, crowds flocking cafés,
delivery trucks snorting, roaring,
spuming exhaust.

Only this bud, in silence,
swathed in green.

So too, we are swathed
when we look, talk, to each other.
The world is lost in blur.

I only hear you, our words, our touch,
a glisten, a bud unfurling.

Brian Campbell is a Montreal-based poet, editor, translator, literary critic, singer-songwriter, chapbook publisher and photographer. His latest poetry collection, *Shimmer Report*, was published in 2015 by Ekstasis Editions.
www.briancampbell.ca

Desensitized
Mike Di Sclafani

There are beggars at my door.
On their hands-on knees.
Bleeding incessantly.

Their faces seem very familiar.
As though I knew them from somewhere...
but I wasn't sure where.

They had brought me gifts.
A stiff upper lip.
Monkey eyes made of glass.
The tail of a donkey from some
children's party.

Their voices were hoarse when they spoke.
One of them mumbled.
I couldn't make out what she was saying.
Some multiplications maybe?
Something about life's complications?
I wasn't sure.

One held a cross to my face as though
it was a dynamite stick.

The other adorned Christmas lights.
Another had her toes freshly painted
in a glistening pink.

They suddenly belted out in unison
Jingle Bells.
The snow began to fall behind them.
They walked into it.
Faded away from my doorway into
the distance without a foot print.

Bankruptcy
Mike Di Sclafani

Olive fields fallen to their sides.
For miles and miles.
An infinity of disaster.
Captured by cell phones.

Animals finally set free from their cages.
Elongated mountain sides erupting
from the ocean side.

Our view of the sea swallowed by the devil himself.
We kept intact all of these tiny fissures.
We wrapped them with bandages.
We tore up old Nazi letters and flushed them
down the toilet bowl.

We no longer needed to know these things.
We no longer needed those people that took us for buffoons.
Whose faces were made of balloons.
They popped every time we approached them with one
of our new ideas.

The bank was a tower above our heads.
Storing all of these words in between.

Keepers of the caves.
Of dynamite.
Of baby vomit in little vials.

I had been the one that had played with your children.
Do you remember me at all?
I'm older now.
I'm vocal now.
I wrote this poem just for you.

Fortress of Vultures (Caltavulturu)

Mike Di Sclafani

Times is ebbing, collapsing.
Reminiscent ageism.
Clippings from a pile of water stained newspapers.
Something was shed here: maybe blood or maybe skin.

It was once watched over by the deities.
Some race cars lay wounded by the seashore.
Rusting away.
Growing old with sad eyes.
Lies seeping into the heart.

The weather is warm.
There's a bowl of granita on the plaid tablecloth.
A violin plays not too far away.
Volcanic ash settles on my tongue.
Swaying gently on an afternoon breeze.

Our children play with a beach ball.
The ocean beckons these futures.
Slaves tear the heart of the past.

I was that filmmaker.
I was that poet.

I was that folk singer.
Taking pieces of life.
Suturing them together.

Mike Di Sclafani is a multidisciplinary artist whose main practices are poetry, music, photo and video. Hosts and performs his poetry at The Yellow Door and Visual Arts Centre Readings. *Vultures* is his first poetry chapbook (Coracle Press, 2017). Work in progress, a second chapbook, *Apothecary*.

www.mikedisclafani.com

Errants de la nuit

Diane Régimbald

1.

Nuit yeux ouverts
au torrent des images
plongée dans la chute
rien retient
corps vide percé
à la fuite du temps

laisse l'animal à sa proie
renard raton
errants de la rue
ta tête s'enfonce
le coyote scrute le territoire
déchire l'air

2.

ce sera l'aube
ou la fin du jour
on décidera selon l'angle
la lumière t'atteindra
au cœur des yeux

revois les mots

objets vacants
laisser pour compte
sans attendre
la reprise du feu

3.
prête ton souffle à la marche
une alliance de peur
fonde la douleur
alliance jamais rompue
à la croisée des histoires

poids de l'eau sur tes épaules
foule la faille
plus creux qu'elle
bat le fruit
de la disparition

4.
chienne du risque
ignorance à crever
ça rompt l'essentiel
le geste seulement
à fleur de peau

la langue te tord

aveugle au mirage
le rêve croise la couleur
tu n'en reviens pas
au pied du lit la rivière s'endort
à la nuit

Diane Régimbald vit et travaille à Montréal. Elle a publié six recueils de poésie aux éditions du Noroît, dont *L'insensée rayonne*, finaliste au Prix de poésie du Gouverneur général du Canada. Son plus récent titre, *Sur le rêve noir*, est paru en 2016. Elle a collaboré à une multitude de projets littéraires au Québec et ailleurs. Elle est membre du Centre québécois du P.E.N. International et responsable du Comité Femmes.

Hearing the stir of silence waiting to fashion me

Raficq Abdulla

I want to speak
suddenly

in media res

not with words
not with words
not with the streaming tribes
of language that start

like sparrows
and change into kestrels
examining their stately sweep
of plucked shadow

under their slow swaying flight
as their prey try to escape
destiny

I want to mint protean images
that will awaken you
to the calligraphy
the bending fences
of my mind

lift up
the lid of things
said and unsaid
into my soul burn

which I acknowledge only
with due skepticism
in this knowing age of
unbelief
now we swim in pools
of empirical sense
as we
as we pile up new myths
of catastrophe
dreaming

rising from the mud
of desecrating oversight
by which we postulate ourselves

all of us
even the most grounded

marked by polyphonous wounds
and potent
destruction that cry out
making commotions

of the rancor
that shell us
into a dissimulation of
indifference
our fever of
inattentiveness that reduces us

we would prefer
not to swear by
 at least
so we like to say
so we like to think,
 as we choose to forget

but not with words
not with words
but with hope of
accrual
of images
that
time a tempo
of a self
around this soundless

cooped up

nothing which is
the long line of

my soul
and yours

a dialogue of sorts
where I may
fathom truly
hints hatching death
as a shade of
freedom

God's alluvium

where I may
see truly
from this estuary
towards the throb
of arrival
this thrumming ocean
the hidden currents
in which I speak
to shape a self
breathless
and lose
my face.

Raficq Abdulla is a lawyer, writer and poet. He has published three books of poetry - Words of Paradise (his version of selected poems by Rumi), his interpretation of Attar's *Conference of the Birds* and *reflecting mercury: Dreaming Shakespeare's Sonnets*. He has published several essays and is co-writing a book on Sharia to be published in 2018.

The Bird and I

Rula Jurdi

The bird and I
are squeezed together
under the weight
of sunset.
We lay our memories
against a brick roof;
red,
eternal,
tangled with family lines.
There are no novelties
to earn from flying,
only trips that mimic
each other.

I make time
for my mother's smell.
It draws nearer
when memory is busy
and unbending.
Her scent is the body,
a full absence.
The skins
of the lavender

hold on to the dew,
unbreakable,
like her silhouette.

The bird repeats
its traces
out in the day.
Time follows
its flutters
like a camera,
leaving light
and blackness
on damaged retinas.

I differentiate
between my gaze
and the bird's.
My eyes
are immaculate
like the purple
geraniums in sight;
they peek only
at themselves.
The bird no longer
sees the rays of light
being invaded.

Beyond all houses
reaches the bird.
Against symmetrical
cement,
it lives,
without children
ruined on the inside,
drifting in all beige
landscapes.

I could tell time
whenever the heart
is unsuited
for place.
The bird will not
pay attention
to the sun's age
or bones
after the night falls.

Rula Jurdi has two poetry collections in Arabic, namely, *The Heart's Peel* (Ghilaf al-Qalb), 2013, and *Like Layla or the Five Cities* (Ka-Layla aw Ka'l-Mudun al-Khams), 2015. She published several poems in Arab, American and Canadian journals. Her first novel, *That Sense of Heaviness* (al-Kathafa) appeared in Beirut in 2007. Her second novel, *Box of Light* (Fī `Ulbat al-Daw') will appear soon from Dar al-Adab in Beirut.

نصوص أدبية ✦ Prose



Photo by Nayla Nasser

L'eau, la trame et l'engagement / Lettre à ma fille

Nancy R. Lange

Ma chère fille,

La lettre que je t'écris aujourd'hui était destinée à être lue au cours d'un événement multidisciplinaire auquel je fus conviée à participer en juin 2016 au Musée des maîtres et artisans du Québec. Deux artistes en arts visuels nous avaient demandé, à deux autres poètes et à moi-même, d'écrire un texte autour de la thématique du legs et de le remettre à notre fille, au cours d'une prestation, accompagné d'un objet symbolisant celui-ci.

Le point de départ de leur réflexion était le rouet. J'ai imaginé le brin de laine brute s'unissant entre les doigts de la fileuse et immédiatement, l'image m'est venue de petits filets d'eau se rencontrant pour former un ruisseau avec, au cœur de celui-ci, un moulin à prière, du type de ceux que nous avons vus à plusieurs reprises, ton père et moi, lorsque nous avons passé un mois à marcher seuls ensemble en montagne au Népal, en 1993, au cours du plus beau voyage que j'aie fait dans ma vie.

Les népalais croient que le ruisseau, lorsqu'il fait tourner le moulin, chante à l'univers les prières qui y sont gravées, appelant l'harmonie, de même que le vent, en frôlant les drapeaux de prière, murmure les textes qui y

sont écrits. Sur les sentiers dans la montagne, le voyageur est invité à faire lui aussi tourner en passant les grands moulins de métal qui prieront au fil des pèlerins. Ainsi, pour les népalais, la nature lit le monde et chante et prie, tout autant que l'homme. Ils croient au pouvoir des mots en mouvement et je suis redescendue de la haute montagne habitée par cette vision.

Ça crée, ça danse, c'est plein de vie, les mots, lorsqu'ils entrent dans un cercle pour y établir des liens. Nous sommes tous des rouets qui filtrent le monde. Ceux que nous côtoyons, en chair et en os ou à travers les écrits qui ont ce pouvoir de transporter la pensée et les mots au-delà de la présence physique, tous ceux-là, présents en corps et en paroles, sont autant de brins de laine qui viennent nourrir notre fil.

Avec ce fil, nous établissons ensuite des ancrages, nous choisissons ce à quoi nous voulons nous relier, dans le passé et dans le présent, et ces ancrages, peu à peu, forment la trame de notre vie. Nous ne sommes plus de simples corps couchés dans le courant. Nous nous inscrivons, nous prenons une direction, nous canalisons. Nous prenons la parole, avec nos voix et avec nos gestes. Nous formons des alliances.

Ces dernières années, les directions qui m'ont interpellée, en tant qu'humaine et en tant qu'artiste, ont été la défense de la cause des femmes et de la cause de l'eau, ce

qui, pour moi, participe d'un même mouvement : chercher à protéger la vie.

Cela commence par honorer les femmes qui m'ont précédée, qui peuvent m'inspirer comme modèles par leurs actions ou par leur sagesse et être reconnaissante de l'effort qu'elles ont mis à forger pour toi et moi l'espace d'où je t'écris aujourd'hui. Cela se poursuit par la création d'occasions de rencontres où chacun peut apporter sa parole. Cela s'exprime aussi dans un désir d'honorer la nature et plus particulièrement pour moi l'eau, qui est à la base de toute vie. À travers nos actions, nos œuvres artistiques et nos prises de parole, chacun et chacune de nous est un bassin versant. Nous avons tous la possibilité de prendre part à la création du monde d'aujourd'hui et de demain.

Suite à la nouvelle que nous avons eue en mai de la grave maladie de ton père, les mots et les actes ont acquis une dimension nouvelle et te demander de t'asseoir sur une chaise en public pour que je te parle de la destinée de la transmission a pris soudain des allures d'oraison funèbre. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles j'ai longtemps tergiversé et retardé la décision de participer à l'événement au Musée.

Pour diverses raisons, je n'ai finalement pas pu en être. Si je l'avais fait, l'objet que je t'aurais offert aurait été la lettre que je t'avais écrite parce que pour moi, il n'est

rien de plus important que les mots. Je suis une auteure, une femme de parole, et ce que je laisserai un jour derrière moi, à toi et au monde, ce sont mes écrits. Ma lettre initiale t'aurait parlé de l'artiste qui m'avait invitée, de la façon dont nous nous sommes connues, de son travail et des parallèles que je vois entre celui-ci et le mien, dans leur désir de rendre hommage aux femmes et à la nature.

Le temps a filé, filé. Le rouet a tourné. Un ballot de laine s'est épuisé et d'autres brins se sont ajoutés au fil, nuancant la couleur et le propos mais même lorsqu'un ballot de laine arrive à la fin de ce qu'il a à nous apporter, il continue à faire partie de notre trame. Il reste que les deux lettres, celle qui ne sera pas et celle que je t'offre aujourd'hui, parlent de la même chose : l'importance de reconnaître d'où nous venons, d'accueillir nos origines puis d'accepter d'être traversées par les autres pour se joindre à eux. Je suis une gardienne de l'eau et une protectrice des femmes. Je désire pour toi un monde où il fera bon vivre et j'essaie d'apporter ma contribution pour que ce monde soit. Voici ce que j'espère te léguer, à toi, ma fille : la joie de vouloir courir sur le fil des possibles.

Nancy R. Lange est auteure, artiste multidisciplinaire, traductrice littéraire, journaliste littéraire, médiatrice culturelle, conceptrice-animatrice d'événements culturels et présidente-fondatrice du regroupement d'auteurs RAPPEL: Parole-Création. Lauréate du prix provincial de la chronique littéraire 2017, organisé par la FLL. Six recueils de poésie aux Écrits des Forges, un en version bilingue publié au Mexique, chez Mantis, un livre d'art grand format de poésie et photographie chez Marcel Broquet éditeur, un journal d'artiste publié au Japon et deux livres d'artistes. Elle a présenté au Chili, au Japon, au Mexique, au Canada d'ouest en est et à New York des spectacles mariant la poésie performée à d'autres formes d'art et a animé à travers le Québec des événements favorisant la prise de parole collective. Elle est membre de l'Union des écrivains du Québec, de la Ligue des poètes canadiens, de l'Association des traductrices et traducteurs littéraires du Canada et représentante des Porteurs d'eau prou Coalition Eau Secours.

DERANGED ALLOPHONE

Hejer Charf

English is not my mother tongue. Neither is French. I am an allophone. In Greek, “allos” means other and I am that other. I am a mega huge other. The name and the place of birth on my Canadian passport are quite sufficient for customs officers. I am an Arab and a Muslim. Don’t let your imagination get carried away! I wear no veil and I don’t know who the hell is ISIS. I live in Montreal. As the inclusive old slogan, I say: *Montréal, c’est toi ma ville!*

My fellow Québécois de souche friends are always trying to put me at ease. They invite me to a falafel dinner, play Arabic music, do the belly dance, keep me posted on my ethnic cultural events, talk about the Middle East with deep concern, support the *accommodements raisonnables* (reasonable accommodation), and above all, they assure me that I am very different from my ethnic group and that I am very open-minded.

I love my fellow Québécois friends; nevertheless, I must confess that my identity crisis got worse in Canada. I have regressed to my deranged teen years when I was living by the Mediterranean Sea. Now, I am back at square one.

I lock myself in my apartment on Jeanne-Mance Street and sing my head off with Point of Grace and The Sex Pistols. I alternate dancing with Borat Sagdiyev and Dolly Parton. I endlessly discuss with Allen Ginsberg the exact meaning of the word *AH*. I sleep in the bathtub till Groucho Marx wakes me up and asks me to come to bed. I put on my enchanted naturalized smile and go back out on the streets of Montreal filled with a brand-new energy and many plans of action. I head over to my hairdresser Louise whose company I immensely enjoy. She teaches me the Québec accent. Today we are pronouncing *Simonac*, *Tabarnac*. A lady sitting next to me, with a towel on her head, turns around and asks me the origin of my accent. "Switzerland and I love the winter," I reply to end the genealogical questionnaire. Louise asks me, "So how do you want your hair?" "Same color and style as Céline Dion's," I say.

I walk through Saint-Louis Square over to Saint-Denis Street to meet my friend Nadine at Café Cherrier. Nadine tells me that she can't go to Lebanon this summer because of violence and instability. I just nod. With my Céline Dion hairdo, I really don't feel like talking about Lebanon and the refugee camps. I keep nodding, and suddenly, my old pal René Latraverse shows up. Now, I will be able to converse with him about internal affairs. René is

very short-tempered. He states, “Le Parti Québécois! Le Bloc Québécois! They are all agonizing, and they’ll be dead soon if they don’t wake up and do something about it.” “Tabarnac,” I sadly mumble. “Dat’s it dat’s all,” he adds in English. I couldn’t agree more. Nadine is staring at us, mouth half-open. Tomorrow is Rachida’s birthday. I shouldn’t go to Ville Saint-Laurent because I should be rigorous with my psychological integration process. However, I decide to go and test my resilience. I buy Ginette Reno Christmas songs at the Archambault store and head to Rachida’s house. The party has started, and the guests are already shimmying on Cheb Khaled music. I hand the CD, *Un grand Noël d’amour*, to Rachida who bursts out laughing. I quickly greet some acquaintances to avoid prolonged discussions. Hamid walks up to me and asks me to take a picture of him and his friends. I suggest that we move to a better lit spot because they have so much dark and curly hair. They didn’t smile for the picture. I drag a chair to a remote corner of the room and far from the hummus and the baklawas. Rachida puts a big plate full of couscous and meat on my lap. I ask her to play Ginette Reno. She says, “I’ll wait for the next snowfall.” I don’t insist. I look at the plate sitting on my lap and at all these sweaty belly dancers, and I think of the heart-rending *AH* of Allen Ginsberg. How on earth am I going to get rid of this couscous? Arab culture never leaves

room to existential problems. Hamid brings a chair and sits beside me. This is more than I can handle! The togetherness is putting my integration process down the tube. He asks me what I meant by so much curly hair. He, of course, can't see that I have more problems on my lap than he has hair on his head. He repeats the question. I advise him not to over-think his dark curly hair. He responds, "What the hell does that mean?" It's almost impossible to have a secular conversation with a Muslim.

They make themselves a laughing stock. Hamid grabs his chair and joins his like-minded- curly-haired friends. How on earth am I going to get rid of this couscous? Rachida pats my shoulder wondering about my well-being and hands me a colored Moroccan glass filled with tea and leaves of mint. I tell her that tea will bring back my tachycardia and that I would like a doggy bag for the couscous. On my way home, I give the food to a Montagnais who was begging for money. Then I leave a long voice message on the Swiss embassy answering machine, enquiring about their immigration procedures, although I am eligible for political asylum.

As for the hereafter, I am counting on my good charm and Allah's cheerfulness. "Whatever is in the Heavens and whatever is on earth is Allah's; ... He will forgive whom

He pleases and chastise whom He pleases, and Allah has power over all things,” says the Qur’an. Amen!

Hejer Charf est réalisatrice et productrice canadienne d’origine tunisienne. Elle a fondé Nadja Productions inc. à Montréal, en 1996. Elle a réalisé des longs métrages dont *Les Passeurs* (Sceau de la Paix de la ville de Florence, Italie, 2003), *Autour de Maïr*, (2015), *Béatrice un siècle* (prévu en 2018), des courts métrages et des installations visuelles. Hejer Charf publie épisodiquement des articles portant sur l’art, la politique et la société. www.hejercharf.com

قصة قصيرة * Short-story * Nouvelle



Photograph by Nayla Nasser

L'île

Claude R. Blouin

J'aurais tout aussi bien pu vivre ici. Feuilles rouges, rouille, brunes. Eau du lac grise autour de la barque, brune autour de l'île. La maison – la cabane – grise et noire : bois cru. Fenêtres sans rideaux.

Seule maison autour du lac.

J'aurais voulu vivre ici. Mais j'étais trop vieux. Devenu trop peureux. J'avais perdu toute confiance et donc toute capacité à entreprendre. Une demi-pilule saumonnée, une ronde blanche, une bicolore allongée remplie de granules colorés, le matin; une oblongue blanche le soir. Celle-ci, il m'arrivait de me demander si je l'avais bien prise, ou oubliée. Le pilulier montrait une case vacante : était-ce tantôt? L'aurais-je... mais quoi?

Rester fidèle au rituel, être capable de quelque chose.
Le *stent* bien accroché.

Un rhume qui traîne deux semaines, des sons caverneux, rares, issus de la poitrine : pas question de négliger cela.

Penser à autre chose.

Mais chaque fois que je me sentais bien deux jours de suite, me revenait le goût d'un voyage – tout près, pour tester ma résistance. Ou encore l'idée de poursuivre mes recherches, voire de commencer à explorer un sujet neuf.

Un éclair, une incartade organique, une narine bouchée – et cette impression de somnolence, vers quatre heures. Pas question de me tenir loin de la ville, de ses services.

Et pourtant, je me serais bien trouvé, là, dans cette cabane, sur l'île, à voir ce qui passe.

À passer.

Mais je ne pourrais pas. Comme si c'était là une projection mensongère, traître à mon tempérament nomade.

Quels troupeaux de bêtes – d'idées, de mots, de couleurs – suivre pour justifier l'envie de déplacement? Ou bouger serait-il aussi naturel que respirer? Sa conséquence?

J'habite un pays, à une époque où un intellectuel peut poser une question sur l'authenticité d'un passage, celle d'un texte tenu pour sacré, une histoire tenue pour fondamentale, sans risquer une avalanche de pierres. Où il peut, sans choisir la clandestinité, se rendre en un lieu tenu pour sacré par lui et quelques-uns. Un pays où il peut tourner en ridicule les chefs d'un État, d'un parti. Regarder un site porno ou s'en prendre à la dégradation des mœurs, à leur propos. Exprimer une opinion ou se taire.

Cela limite considérablement la ressemblance de son pays avec les autres, à ce point-ci de l'histoire.

Il craint autre chose que les invectives, les coups et

l'exécution. Par-dessus tout de blesser, malgré lui. Moralement. Dans quelle bulle vit-il! Il s'inquiète. Ne pas être entendu? En dire trop? Trop expliquer? Peurs luxueuses, inimaginables dans la plupart des pays.

À ce point-ci de l'histoire. Ailleurs : peur du manque de ressources, d'être privé du nécessaire pour le corps. Mais, comme en son pays, sur un autre plan, peur de n'être pas reconnu.

Je fais partie, songe-t-il encore, d'un milieu privilégié. Drames ordinaires, au sens où mourir l'est. Deuils dus à des infarctus ou des cancers, quelques accidents de la route. Des responsabilités assumées parce qu'on s'en croit investis, dépositaires; des erreurs de communication, des malentendus, des désirs dont l'impétuosité est reçue comme un devoir plutôt que comme une invitation, des assurances aveugles, des hésitations face aux possibles.

Un état privilégié, vous dis-je.

Trop de mots, arrangés en un ordre habituel : l'ambition de se distinguer se dit plus que ce qu'on estime urgent de communiquer. La patte lourde de l'auteur cherche l'effet assez subtil pour faire oublier la quête de l'effet, et cela se sent, du moins par lui – je le sens, poursuit-il, autant que je subodore le touriste dans cette prétention des voyageurs à éviter de se comporter comme un touriste ordinaire.

Il n'est pas si simple, si l'on est un intellectuel, d'être

de ces privilégiés assurés du nécessaire, et donc riches de temps où prendre du recul soit possible. D'où l'illusion de se placer en situation contraire – au milieu des misérables. Comme si choisir n'était pas le privilège suprême – le luxe! Choisir son métier, le rythme de sa vie, le conjoint, temporaire ou éternel.

En ce pays, oui, à ce point-ci de l'histoire, suffisamment de gens ont un tel choix. Mais on bute aussitôt à ses limites – à ce qui s'impose. On se distrait un peu en se concentrant sur ce qui tiendrait aux seules conditions créées par le jeu social. Celles-là devraient être celles-ci: Celles-ci, au moins, n'y a-t-on pas prise ?

Et puis le corps a ses ratés. Tardifs, par rapport à ce qu'on constate ailleurs, en d'autres pays, précisément ce 9 avril 2017. Et même ici, tiens : les statistiques... Les statistiques de notre espérance de vie selon notre condition. La simple observation, dans la ruelle arrière, de familières ombres en trafics divers, ouvrent, devraient ouvrir les yeux.

Tardifs, ici, disons, malgré tout. Mais, songe-t-il encore, il n'est pas inscrit qu'il en sera toujours ainsi. Voire pour moi. Et puis qui sait où peut mener la lassitude devant l'informe, l'insécurité toujours renaissante et inventive? L'incertitude. La diversité.

Pour le moment, privilégié de se rendre assez vieux pour connaître le déchaussement des dents, l'arthrose, le

cancer de la prostate, des poumons (assez vieux? On dirait, on nous dit, que la moyenne d'âge de ces affections baisse). Assez vieux pour éprouver la perte de mémoire.

Se demander si on a pris ses pilules. Qui on est.

Bien content de pouvoir encore marcher, de n'être pas encore sur cette île, là.

Ne pas encore être ce paysage-là.

La journée passe. Je n'ai parlé à personne. Peut-on appeler parler l'échange avec la caissière? Pas même une taquinerie.

Je n'en suis pas à appeler le pharmacien en prétextant la demande d'un renseignement. Ni l'un ou l'autre de mes enfants. Pas avec cette mélancolie. Ils la sentiraient. S'en rendraient coupables. S'en irriteraient.

J'ai toujours haï le bingo, les cartes. Le mémérage. Sauf sur le monde universitaire.

Alors...

À la bibliothèque de la résidence? Vous voulez que j'aille à la bibliothèque de la résidence? Lire du Danielle Steel? Y a rien pour moi, à la bibliothèque de la résidence.

Je serais aussi bien dans ma cabane, sur l'île.

J'ai un rhume, je tousse, même mes chères nuits sont gâtées. Je ne veux pas de pneumonie, me retrouver dans une chambre, avec des voisins branchés sur *La poule aux œufs d'or*. Intubé. Le sexe inutile, rébarbatif.

Je suis un intellectuel. J'ai une bonne mémoire. Il me

reste à me raconter l'Histoire de la pensée, telle que je m'en souviens.

La vraie raison pour laquelle je ne vais plus à la bibliothèque? Je ne vois plus. Seulement le plancher et le plafond, rien entre, que du flou.

Mais ce n'est pas la vraie raison. Il y a trop de mots. D'images. De musique. Trop pour ce que j'arrive à saisir.

Trop de dramatisations.

Trop d'innovations répétitives dans les situations et les rebondissements. Pas assez, pas du tout dans la pensée.

Alors j'ai décidé de plonger. De m'imposer une cure de riche. De citoyen de ce pays, à ce point-ci de l'histoire.

Je vais prendre le temps de visiter ce paysage, ce lac, cette île où on accède avec cette barque dont je n'ai encore imaginé que l'avant, la pointe. Je vais explorer ce cadre et cette maison.

Et puisqu'il n'est pas sage de quitter la ville, je vais partir très loin.

Dans ce paysage.

Si vous me voyez derrière la fenêtre, songe-t-il toujours, si vous m'apercevez à l'occasion de votre promenade, ne pensez pas un instant que je m'ennuie, que j'attends que la vie passe.

Je suis parti. Très loin.

Je rame, j'avance vers l'île.

Claude R. Blouin a été enseignant au collège de Joliette de 1966 à décembre 1998, a tenu une charge de cours en cinéma japonais à l'Université de Montréal de 1979 à 1988. Auteur d'une vingtaine d'essais et de recueils de nouvelles, le dernier essai paru s'intitule *Le cinéma japonais et la condition humaine*, PUL, 2015; son dernier recueil est *La quatrième pierre*, Mots en toile, 2016. Il lancera le 28 octobre un roman, *Les vies parallèles d'un érudit de province*, Mots en toile.

<http://www.hexagonelanaudiere.com/membre/blouin-claude-r/>

أشعار مترجمة ✧ Poetry in Translation ✧ Poèmes en traduction



Photograph by Nayla Nasser

Voilà

Nadine Ltaif

Voilà que tout est à recommencer, reprendre de zéro, la pelouse, l'herbe, les premières pousses, les tiges, les plantes, et ainsi de suite. Une nouvelle musique qui s'invente toute seule, elle n'a pas besoin de nous pour l'orchestrer.

Nous, on est presque de trop dans cette surpopulation.

Et qu'est-ce qui est plus fort les mots ou le réel ?
L'imaginaire ou la réalité ?
L'inspiration, c'est la liberté de la fiction. Elle a des ailes, si on les lui coupe c'est fini, elle tombe tel Icare qui n'a plus d'ailes pour voler.

L'écriture est un acte dangereux. Mais en même temps si je n'écris pas je suis en déséquilibre comme si l'écriture m'aidait à trouver l'équilibre.

C'est une situation à double tranchant.

Je marche dans Outremont
Je regarde une pivoine

Elle aimait les pivoines
Elle aimait les anémones
Elle aimait les pavots
Je les confondais

Une mort
ça vous accompagne
ça marche avec vous

Si je regarde une fougère
je me rappelle les fougères
que nous croisions
lors de nos promenades
sur le Mont-Royal.

Et elle marche avec moi

Avez-vous déjà écrasé une fleur
dans un cahier ?
si oui, avez-vous remarqué
comment elle imprime son cœur
à travers les pages ?
elle s'effeuille, laisse sa trace
page après page
jusqu'au point de ne plus laisser
qu'un petit point d'âme.
C'est ainsi que le corps
disparaît au moment
de la mort.
L'âme monte au ciel
quand le souffle rejoint le vent,
les nuages les plantes et tout
le reste du vivant.

Vous êtes partie
et les guerres continuent
les questions restent
et me restent entre
les mains.

Je cherchais la
beauté
j'ai trouvé la
guerre

Mais voici le miracle
je voulais du silence
j'ai trouvé la
musique

Je cherchais la
raison
j'ai trouvé la
folie

Je cherchais la Paix
j'ai trouvé la
passion

Et la passion a régné

La pulsion de vie
était ce qui importe
et non la pulsion
de mort

Aujourd'hui j'ai compris
que la pulsion de mort
était aussi
une pulsion de vie

Et même si
l'écriture
goûtait au luxe

elle avait goûté
à la misère

et elle n'a jamais su
s'en détacher

L'écriture est une
peinture
et elle est sans merci

Pureté et laideur

se côtoient
dans les mots
les mots que vous me dictez encore :
mots de la force
mots de l'impuissance
maux
Avez-vous dit

Mais asiatique
telle que je suis
je dis :
écrire c'est peindre la vie
dans sa laideur
et sa beauté.

Écrire c'est écrire la mort
chaque livre est un adieu
un ultime adieu
chaque livre est un suicide.

Si tout est dessin
de toute manière
si tout après tout
n'était qu'écriture
de l'histoire
de l'Histoire

la plus fascinante
des histoires

Entre le goût de la liberté
et la conscience de la loi
je découvrais cette l'oie
vous vous souvenez ?

Aujourd'hui chère madame
vous auriez fêté vos quatre-vingt ans
Il est 8 h du matin
sur le toit un vent chaud
prépare une douce journée.
on annonce 30 degrés
vous n'auriez pas aimé
cette journée

Ceci achève le livre de votre vie
votre corps a décidé de mettre fin
à sa vie matérielle
combien nous allons nous sentir seuls
dans notre quotidien
ce qui reste de vous
votre rire
votre présence
votre absence

et l'été sans vous
et l'automne sans vous
et l'hiver sans vous
je pense le plus dure
ce sera le printemps
sans vous.

*Nadine Ltaif, *Ce que vous ne lirez pas*, Éditions du Noroît, 2010, pp. 95-101

Nadine Ltaif est poète et traductrice. Elle a publié plusieurs recueils de poèmes principalement aux éditions du Noroît dont *Les Métamorphoses d'Ishtar* (1987), *Entre les fleuves* (Finaliste au prix Émile Nelligan 1991). Elle collabore à des films d'auteur dans la compagnie Nadja productions. Son dernier recueil *Hamra comme par hasard*, est paru en 2014.

<http://www.litterature.org/recherche/ecrivains/ltaif-nadine-1123/>

ها نحن الآن هنا ترجمة رلى الجردى

علينا أن نعودَ إلى البداية، أن نبدأ من الصفر.
من الحديقة والعشب
من البراعم الأولى والعروق
من النباتات الصغيرة
وهكذا دواليك.

الموسيقى التي تخلق نفسها لا تحتاج لأيّ منّا كي تصبح متناغمة.

نحن أشدُّ ثقلًا ممّا يستطيع تحمُّله هذا الازدحام.
من الأقوى حقًا؟
الكلمات أم الحقيقة؟
الخيال أم الحقيقة؟

الإلهام خيالٌ حرّ. له أجنحةٌ حين نقطعُها يتلاشى. يقعُ مثل إيكاروس الذي لم تعد
لديه أجنحةٌ ليطير.

الكتابة عملٌ جسيم. لكنني إن لم أكتب سأصابُ بالاختلال كما لو كانت الكتابةُ
تُساعِدني على نيلِ التوازن. هكذا هي، سيفٌ ذو حدين.

أسيرُ في أوتريمون
أحدِّقُ في نباتاتِ عودِ الصَّليب
كانت تحبُّ
نباتاتِ عودِ الصَّليب
وشقائق النُّعمان
والخَشْخَاشَ
وكانت تلتبس كلُّها عليّ.

موت واحدٌ
هو الذي يرافقُك
يمشي معك.

حين أنظرُ إلى نبتةِ السَّرْخَسِ
أتذكّرُ السَّرْخَسَاتِ
التي مررنا بها

خلال نزهايتنا
أنا وأنتِ
على جبل زوَيَّال.

(تستمرُّ بالسَّيرِ معي).

هل سحقتِ من قبلُ
زهرةً في دفترٍ؟
أفعلتِ ذلك
لتشاهدي كيف تتركُ
بصمةً عن قلبها
عبرَ الصِّفحات؟
تتعرَّى،
تتركُ أثرًا،
ورقةً بعد ورقة
حتَّى لا يبقى سوى
قطرةٍ صغيرةٍ من الرُّوح.
هكذا يختفي الجسدُ
لحظةً الموت.

الى السماء
تصعدُ الرُّوحُ
ساعةً تمتزجُ الأنفاسُ
بالرياح
بالغيوم
بالنباتاتِ
وبكلِّ ما هو حيّ.

أنتِ رحلتِ
والحروبُ توالَتْ
الأسئلةُ ذاتُها بقيتُ
وأنا بقيتُ بين يديكِ.

بحثتُ عن الجمالِ
فوجدتُ الحربَ.
لكنَّ في ذلكَ معجزةً خفيّةً.
نشدتُ الصّمتَ
فوجدتُ الموسيقىَ.
بحثتُ عن العقلِ،

حصلتُ على الجنون.
طلبتُ السَّلام،

عثرتُ على العاطفة.

العاطفةُ هي التي تسود.

نبضُ الحياةِ
وحده هو المهم
وليس نبضُ الموت.

اليومَ فهمتُ
أنَّ نبضَ الموتِ
هو ذاته نبضُ الحياة.

حتَّى وإنْ كانَ للكتابةِ
طعمُ التَّرفِ
لها أيضًا مذاقُ الفقرِ.

لم تتعلَّم
كيفَ تتسلخ عنه.

الكتابةُ لوحةٌ

ليسَ فيها
ذرةٌ من الرحمة.

الصِّفاءُ والبشاعةُ
يمنتزجان معاً
في الكلمات،
تلك التي لا زلتِ تملينها عليّ:
مفرداتُ القوَّة،
كلماتُ العجز.
"هي أوجاعٌ"،
كُنتِ ستقولين لي.

لأنَّني آسيويَّةٌ
أقول:

إِذْ يَكْتُبُ الْإِنْسَانُ
فَهُوَ يَرَسُمُ الْحَيَاةَ،
بِشَاعَتِهَا،
جَمَالَهَا.

إِذْ يَكْتُبُ الْإِنْسَانُ
فَهُوَ يَخْطُ الْمَوْتَ.
كُلُّ كِتَابٍ هُوَ وَدَاعٌ،
أَقْصَى الْوَدَاعِ.
كُلُّ كِتَابٍ هُوَ انْتِحَارٌ.

إِذَا كَانَ كُلُّ شَيْءٍ
مَجْرَدَ رَسْمٍ
وَكُلُّ مَا نَفَعُهُ
لَيْسَ أَكْثَرَ مِنْ
تَسْطِيرِ قِصَّةٍ
أَوْ تَارِيخٍ،
فَهِيَ الْقِصَّةُ
الْأَكْثَرُ سِحْرًا.

بين إحساسي
بطعم الحرية
واستيعابي للقوانين
اكتشفتُ حكاية الإوزة¹

هل تذكرين؟

في يوم كهذا،
سيدتي العزيزة،
كنتِ ستحتفلين
بعيد ميلادكِ الثمانين.
الساعةُ الآن ٨ صباحًا
وفوق سطح البيت
ريحٌ دافئة
تُهيئُ يومًا عذبًا.
توقعاتُ الطقس: ٣٠ درجة.
ما كنتِ لِتُحبِّي

لطيف تشير هنا إلى قصيدتها، "رسالة للإوزة في ألف ليلة وليلة" في ديوان تحولات عشتار¹

هذا اليوم.

وصلنا أنا وأنتِ
إلى خاتمة كتاب حياتكِ.
جسدكِ نوى أن يُنهي
حياته المادية.
لكم سأشعر بالوحدة
وأنا أقوم كالآخرين
بأعمالي الروتينية.
كل ما بقي منك
ضحكتك
حضورك
غيابك
والصيفُ بدونك،
الخريفُ بدونكِ
والشتاءُ بدونكِ.
أقساهم جميعاً
سيكونُ
الرَّبيعُ بدونكِ.

Blindfold

John Asfour

Blindfolded
eyelids fixed as in still-life,
the dust collects on the inside of my glasses
hiding the lines,
covering the watering of my eyes,
splitting the world of light
and I
aware of the restrictions

try to circumvent the world,
redefine its shapes and locations,
reduce it to an image
or to something I can touch,
something
within the reach of my hands.
I let my fingers crawl
along the sides of objects to gauge their nature
careful
not to tip them or spill their contents.

The quantum mechanics of sight,
there were other classical signs
all inside my head, of course,

beds unmade and sheets like wrinkled skin,
signs
easily explained
with some vision;
all the music, my words, my lyrical demonstration of
what is possible
and the time I was touched on the arm
at the water fountain,
a silly game of "Who am I?"

I am filled with touch
and voice and sound
 voices and sounds
and seeing this mask
 their eyes make them deaf
 seeing only this mask
splitting my world
 for them what is away from my face
leaving what is inside my head
reduced to nothing, nothing but
images or the absence of images.

Is this just a veil before my face,
just a closing of the eyelids?

And will the light return once the eyelids are opened
again?

Or

is it a momentary carelessness of some God
distracted,
biting his fingers, regretting an absence of mind,

leaving others to recreate me
equating the man and the appearance, drawing
associations between sight and mind,
their peripheral vision a blindfold.

From Asfour, John. Blindfold. Montreal; McGill-Queen's University Press; 2011. Page 29.

John Asfour (1945-2014)

English and Arabic literature professor, poet, publisher and translator. Among others, he published *Blindfold* (poetry), McGill-Queen's University Press, Montreal, 2011. *Fields of My Blood* (poetry), Emperyal Press, Montreal, 1997. *One Fish From the Rooftop* (poetry), Cormorant Books, Maxville, Canada, 1992. *When The Words Burn: An Anthology of Modern Arabic Poetry*, Cormorant Books, Maxville, Canada, 1988. *Land of Flowers and Guns* (poetry), D.C. Books, Montréal, 1981. *Nisan: A Book of Poetry*, Fiddlehead Books, Univ. of New Brunswick Press, Fredericton, 1976. Many of his books were translated to Arabic and French.

عصبة العينين

ترجمة جورج أبو حساب

عصبة على العينين

جفنان جامدان

غبار على النظارات متراكم

يحجب ملامح

ومآق رطبة

وفصل بين عالم النور

وبيني

مدرك أنا لما لا أستطيعه

أحاول رسم العالم على طريقتي

أشكاله وأماكنه

أحاول اختزاله بصورة واحدة

أو بما بإمكانني تلمّسه

بما تطل أيدي

وتحبو عليه أصابعي

بتّودة

خشية إيدائه

فيزياء البصر
 تدور في خَلدي
 وإشارات أخرى
 من العاديّات
 أسرّة غير مرتبة
 وملاءات مجمدة
 كبشرة عجوز
 هي إشارات يسهل شرحها
 ببعض رؤية
 وكل الموسيقى
 والكلمات
 والأغاني
 التي تخبر الممكن
 وتخبّر أن أحدًا لمسني مرة عند نافورة الماء
 ليطلب مني أن أحس من هو
 لعبة سخيّة
 أحيا باللمس
 والصوت

والضجيج
 للآخرين أن يفقدوا الحس بما حولهم
 إذ يروا قناعاً
 فاصلاً لعالمين
 لهم ما يبصرون
 ولي ما لي
 لا شيء
 سوى صُورٍ
 أو غيابها

أمجرد حاجبين هما
 مغلقين
 سيُفتحان للضوء يوماً ؟

أم أن إلهاً ما
 تشتت ذهنه
 للحظة
 فتأسف ومضى
 تاركاً لآخرين إعادة تكويني
 كما يريدون

كي أطاق شكلي
ويتشارك البصر والذهن
عصبة العينين ؟

La isla
Sara Cohen

La maldita circunstancia del agua por todas partes me obliga a sentarme en la mesa del café. Si no pensara que el agua me rodea como un cáncer hubiera podido dormir a pierna suelta.

Virgilio Piñera

Otro tiempo habita aquí
y en esta irrealdad
soy menos provisoria

no hay barcos
está prohibida la pesca
una isla sin barcos
es más isla
se teme la llegada
de un ciclón, la radio
anuncia medidas
todo lo que se haga
en tiempo, se traducirá
en menos daños

los que eran dueños
de esta casa huyeron

figuran en el libro
de oro de la sociedad
habanera de 1956

los objetos quedaron
suspendidos del hilo
del tiempo, ya nada
podría hacerse
a tiempo, porque
la órbita de la isla
es otra

alerta a la población
Manolo cuenta
que con la Revolución
huyeron los dueños
de su casa y que
ellos se quedaron
y buscan... buscan
desde entonces
en las paredes
porque les dijeron
que atesoraban joyas
oro, dinero, por eso
quedaron agujereadas
esas paredes

de tanto buscar
lo que dejaron
los dueños de
aquella casa
que les habían encomendado
cuidarla porque volverían
pronto, muy pronto
dado que esa Revolución
no iba a sobrevivir

nada de lo que antecede
alcanza para entender
lo que hoy ocurre o mejor
tan sólo lo que antecede
no logra volver coherente
esta irrealidad inmensa
hecha isla

yo buceo acá,
me dice el joven,
y pesco pulpos
para venderlos
a restaurantes

acá, le digo,
y no te lastimas

con las rocas
no, me dice,
yo siempre aquí
nadé, no me gustan
la arena ni las playas
esto me gusta

es claro que yo
estoy equivocada
esto es maravilloso
transparente y azul
es más de lo que
la imaginación puede

esta irrealidad
me transforma
a mí también en isla

Sara Cohen est née à Buenos Aires. Depuis 1992, elle a publié huit recueils de poésie, trois essais et un roman. Également traductrice du français à l'espagnol, elle a publié une traduction de *L'homme rapaillé* (*Hombre reunido*) de Gaston Miron et *La lengua de la frontera*, un essai incluant la traduction de poèmes de 15 poètes québécois.

L'île

Traduction Louise Desjardins

La circonstance maudite de l'eau tout partout m'oblige à m'asseoir au café. Si je n'avais pas pensé que l'eau m'entoure comme un cancer, j'aurais pu dormir à poings fermés.

Virgilio Piñera

Un autre temps habite ici
et dans cette irréalité
je suis moins provisoire

il n'y a pas de bateaux
la pêche est interdite
une île sans bateaux
est davantage une île
on craint l'arrivée
d'un cyclone, la radio
annonce des mesures
tout ce qu'il faut faire
à temps, ça se traduira
en moins de dommages

les anciens propriétaires
de cette maison ont fui

ils figurent dans le livre
d'or de la société
havanaïse de 1956

les objets sont restés
suspendus au fil
du temps, déjà rien
ne pourrait se faire
à temps, parce que
l'orbite de l'île
est autre

alerte à la population
Manolo raconte
qu'avec la Révolution
les propriétaires ont fui
leur maison et qu'eux
sont restés
et cherchent... cherchent
depuis lors
dans les murs
parce qu'ils leur ont dit
qu'ils thésaurisaient des bijoux
de l'or, de l'argent, pour cela
ces murs
sont restés troués

à force de chercher
ce qu'ont laissé
les propriétaires de
cette maison
dont ils devaient prendre soin
parce qu'ils reviendraient
bientôt, très bientôt
vu que cette Révolution
n'allait pas survivre
rien de ce qui précède
ne suffit pour comprendre
ce qui arrive aujourd'hui ou mieux
uniquement ce qui précède
n'arrive pas à rendre cohérente
cette irréalité immense
faite île

je plonge ici,
me dit le jeune homme,
et je pêche des poulpes
pour les vendre
à des restaurants

ici, lui dis-je,
et tu ne te blesses pas
dans les roches

non, me dit-il
je nage toujours
ici, ni le sable ni les plages
ne me plaisent
ça me plaît

il est certain que moi
je me trompe
c'est merveilleux
transparent et bleu
ça dépasse
l'imagination

cette irréalité
me transforme
en île moi aussi

Louise Desjardins a publié, depuis 1983, plus d'une vingtaine d'ouvrages en poésie et roman, dont *La Love* (Leméac, 1993 et BQ, 2001) pour lequel elle a remporté le Grand prix du Journal de Montréal. Elle a également traduit deux recueils de poésie de Margaret Atwood et fera bientôt paraître la traduction de *L'Opportunité*, un recueil de Sara Cohen.

<http://louisedesjardins.ca>



Mirella Aprahamian
MEDITERRANÉE: SILLAGES, monotype, 27 x 27 cms 2004

عشبٌ خلف الزجاج

عاطف الشاعر

عشبٌ دافئٌ من دموعِ الشمسِ
 عشبٌ ناصعٌ على وجهِ أُمي
 يضيءُ كالغيبِ في صلاةِ أبي
 عشبٌ يمتصُّ ندى الوجوه
 ليحيا لغدٍ آخرٍ وقمرٍ أبعد
 عشبٌ ودودٌ كرائحةِ الخلود
 فيه حَفنةٌ من أسرارِ الوجود،
 عشبٌ أخضرٌ وعشبٌ أحمرُ
 وعشبٌ ذهبيٌّ، يكادُ يتصدعُ من الوعود!
 عشبٌ أعلى من الأشواقِ في الرغبات
 عشبٌ في فمِ غزاةٍ
 يُداعبها بمهارةِ الحبيبِ الرضي،
 عشبٌ على حافةِ رصيفِ القلب
 يداويه بأجملِ ما فيه
 كي لا يفنى
 وكي لا يذوب

عشبٌ على القبور ، مفعمٌ بأرواح الأمواتِ،

عشبٌ في الحديقة كصمتِ الهواء
عشبٌ تحت السرابِ في الصحراءِ، يحقّقُ أحلامها،
وعشبٌ على حائطٍ شاحبٍ
كبكاءِ الجنوبِ

عشبٌ على سفحِ جبلٍ مجروحٍ،
وعشبٌ في البحرِ، يُدلكُ أمواجهُ بخفةٍ،
عشبٌ لكلِّ العيونِ لتلمسَ حقيقتها!

عاطف الشاعر محاضر في برنامج الدراسات العربية والثقافية في جامعة ويستمينستر في بريطانيا. بدأ تخصصه في مجال اللغة والأدب بجامعة بيرزيت ثمّ أنهى دراساته العليا في مركز سّواس بجامعة لندن في مجال اللغة والأدب. له العديد من المؤلفات باللغة الإنجليزية والعربية حول الشعر والسياسة في العالم العربي ومفهوم الحب والشعر في الشرق الأوسط.

Grass through Open Glass

Translation by Atef Alshaer

Hot grass from the tears of the sun.
Radiant grass on the face of my mother
Lit with absence in the prayer of my father.
Grass that absorbs the dew of our faces
To live for another tomorrow in a possible now.
Loving grass like the smell of eternity
Entrusted with a tuft from the secrets of existence.
Green grass, red grass, golden grass,
And dark grass, wider than the longings of desire.
Grass in the mouth of a wild gazelle
Entertaining it with the skill of a satisfied lover.
Grass at the edge of the pavement
Caressing it with motherly care, so as not to vanish,
So as not to melt, so as to be loved like hope.
Grass on graves, alive with the spirits of the dead
Grass in the garden, hued with the grace of air,
Grass under the mirage of the desert, fulfilling its dream,
Grass on a pale wall, endowing its numbness with life,
Grass by the slopes of wounded mountains,
Lamenting the abandonment of goats,
Grass in the seabed, lulling its waves to sleep.
Grass for all eyes to touch their own truth!

Atef Alshaer is a Lecturer in Arabic Language and Culture at the University of Westminster. He has several publications on the Arab world in the field of literature, language and Politics. He was educated at Birzeit University in Palestine and SOAS, University of London, where he obtained his Ph.D. and taught for a number of years. He is the author of *Poetry and Politics in the Modern Arab World*, and editor of *Love and Poetry in the Middle East*. He writes and translates poetry.

Nueve gacelas por el monte Líbano

Rodolfo Häsler

GACELA PRIMERA

Te rindes mientras muerdo en tu corazón
húmedo como la pulpa áspera del kaki

GACELA SEGUNDA

Cuando te despiertas,
dentro del espejo
o dentro del estigma de la flor,
lo primero que haces es amarte terriblemente
a pasar de que Narciso pareció en tus ojos,
en la cama de este hotel donde te escondes,
cuidadísima belleza, del alba que te acosa.

GACELA TERCERA

Obedece a tu instinto ahora que me crees dormido,
inténtalo despacio véngate, mátame si puedes,
quiebra el vínculo, como la espuma vencida,
de repente, en la Corniche.

GACELA CUARTA

Qué importuno puedo llegar a ser contigo,
qué poca consideración a tu pudor
cuando te saco de la cama, yo vestido de gala,
convertido en jeque para variar tu tiempo.
confirma tu opinión que mi vida es ocio,
seda blanca que, como siempre, acaba entre tus manos.

GACELA QUINTA

Delicia, la vida no dura más de media hora,
victoria azul violácea, caníbal,
a escondidas de los tuyos,
solo flores blancas compren tu silencio.

GACELA SEXTA

Casi invernal el tiempo
en el inmenso secreto de tus ojos negros
al convertirme en mariposa, en sollozo,
con el talle mojado por la lluvia fría,
sin ser tan inocente como tú me crees,
infinita tristeza para el otro poema.

GACELA SÉPTIMA

La luz roja del atardecer, del desasosiego,
no existe en ningún lugar como en tu ausencia,
comer gacela asada en una esquina de Ashrafié,
carne humeante de tus caderas entre mis colmillos.
los ojos ardorosos por el exceso de vino.

GACELA OCTAVA

Si pagase por tu cuerpo, qué precio tendría,
a cuanto el ultimo pétalo de magnolia herida,
mis ojos en la onda del estanque que me puede traspasar,
que me hace no hablar por el bien de todos.

GACELA NONA

Los labios enrojecidos, química o Martini bianco,
tantos días, ciertamente,
no podré olvidarlo fácilmente
ni decir habibi en lengua alguna.

***Rodolfo Häsler**, *Nueve gacelas por el monte Líbano*, Ediciones Pen Press, New York, 2014

Rodolfo Häsler est né en 1958 à Santiago de Cuba, et depuis l'âge de dix ans il habite à Barcelone. Licencié ès Lettres à l'université de Lausanne. Il a publié les livres de poèmes suivants: *Poemas de arena* (1982); *Tratado de licantropía* (1988); *Elleife* (1993); *De la belleza del puro pensamiento* (1997); *Paisaje, tiempo azul* (2001), *Cabeza de ébano* (2007) et *Diario de la urraca* (2013). Ces deux derniers traduits en français, italien, portugais et allemand.

Neuf gazelles sur le Mont Liban

Traduction de Nelly Roffé

GAZELLE PREMIÈRE

Tu te rends tandis que je mords dans ton cœur
humide comme la pulpe âpre du kaki.

GAZELLE DEUXIÈME

Lorsque tu te réveilles,
au-dedans du miroir
ou dans le stigmaté de la fleur,
la première chose que tu fais c'est t'aimer terriblement
même si Narcisse est apparu dans tes yeux,
dans le lit de cet hôtel où tu te caches
de l'aube qui te chosifie, beauté si parfaite.

GAZELLE QUATRIÈME

Obéis à ton instinct à présent que tu me crois endormi,
essaie petit à petit, venge-toi, tue-moi si tu le peux,
brise l'élan comme l'écume fracassée
soudain, contre la Corniche.

GAZELLE TROISIÈME

Quel importun puis-je devenir à ton égard,
que peu de considération pour ta pudeur
quand je te tire du lit, vêtu de gala,
déguisé en jaque pour divertir ton temps.
dis-le que ma vie est oisive,
soie blanche qui, chaque fois, finit entre tes mains.

GAZELLE CINQUIÈME

Mon délice, la vie ne dure pas plus d'une demi-heure,
victoria bleue violacée, cannibale,
en cachette des tiens,
seules des fleurs blanches achètent ton silence.

GAZELLE SIXIÈME

Le temps presque'hivernal
dans le secret de tes immenses yeux noirs
au moment où tu te changes en papillon, en sanglot,
la tige mouillée par la pluie froide,
sans être si innocent comme tu me crois,
tristesse infinie pour le prochain poème.

GAZELLE SEPTIÈME

La lumière rouge du couchant, de l'oisiveté,
n'existe nulle part ailleurs que dans ton absence,
manger de la gazelle grillée dans un coin de Ashrafié,
viande fumante de tes côtes entre mes mâchoires.
les yeux exorbités par l'excès de vin.

GAZELLE HUITIÈME

Si je payais pour ton corps, quel prix donnerais-je
combien le dernier pétale du magnolia blessé,
mes yeux sur l'onde de l'étang qui peut me transpercer,
qui m'empêche de parler pour le bien de tous.

GAZELLE NEUVIÈME

Les lèvres rougies, chimie ou martini bianco,
tant de jours, certainement,
je ne pourrai l'oublier facilement
ni dire habibi en quelque langue qui soit.

Nelly Roffé, née au Maroc, vit à Montréal au Canada depuis 1967. Elle a fait des études en littérature comparée de l'Université de Montréal et travaille aujourd'hui comme traductrice de l'espagnol vers le français et inversement. Elle a traduit plusieurs poètes et écrivains parmi lesquels Rodolfo Häsler, Mercedes Roffé, Myriam Moscona ou Luisa Futoransky. Nelly Roffé publie dans des revues littéraires telles que Exit, Estuaire, Galerna, Contre-Jour ou Translit, elle est aussi auteure d'un recueil de poésies publié aux Éditions de l'harmattan en 2016 : *Rose de Chaouen*.

1. أول لقاء

شعر عايذة حداد

لعل ذكرى نائية

لما لم يكن

عودة الى ينبوع حلم

تواق الى نفسه

ألفة حانية

تتجاوز اليقين

تبرر هذا الجنون..

هذه اللهفة

2. رقصة

تهرع اليه

من سأم الروح

تسقط عنها الوشاح

الذي حجب عنها الريح

تتلفع به

يحويها كيانه

3. حفيف

داخل هذا الصمت المحال

تصغي اليه يهمس للكون

بيت شعر

من آخر قصيدة..

يبرعم شعاع من الضوء

تراه

في جنان الله،

مثل الله،

وحيدا...

Poems

Translation by Aida Haddad

I. First Meeting

A distant memory
Of what was not...
A faint recollection of a dream
reminiscing itself...
A familiarity
Defying reality
justifying all that longing ...

II. A Dance

She escapes to him
From a mundane presence
Dropping the veil that stood
Between her and the wind
Forever penetrated,
Engulfed,
By his essence....

III. Murmur

Tapping into the soul of the universe
In the silence of her existence
She hears him read a verse

From his latest poem

A beam of light

In the garden of God

Alone in the night...

as He is...

Aida Haddad published her short stories in various outlets over the years. She translated literary works, and is the co-author of *Albayati: Prometheus of Arabic Poetry*. Together with Mishka Mojabber Mourani, she co-authored a book of poems, *Alone Together*, in both Arabic and English.

Essai ❖ Essay ❖ مقالة



Gigi by Nouha Homad

Un portrait de Katherine Mansfield

Par Claire Varin

Katherine Mansfield, pseudonyme de Kathleen Beauchamp, naît le 14 octobre 1888 à Wellington en Nouvelle-Zélande. Atteinte de tuberculose pulmonaire dès le début de la vingtaine, elle lutte pendant plusieurs années contre la maladie, mais perd son combat à 34 ans. Au cours de sa brève existence, elle publie sept recueils de nouvelles dont *Pension allemande* (1911), *Prélude* (1921), *La maison de poupées* (1922) et *Le nid de colombes* (1923). Elle laisse aussi des *Lettres* et un *Journal* posthumes où s'ébauchent nombre de ses récits et où s'épanouit l'impressionnisme qui caractérise son écriture. L'essentiel du texte qui suit a été lu sur les ondes de Radio-Canada en 1990 pour une série radiophonique de cinq portraits d'écrivaines, « Visionnaires du réel », présentée par l'auteure et réalisée par le poète Fernand Ouellette. Ce contexte de diffusion explique le grand nombre de citations proposées.

Katherine Mansfield consacrera sa vie à ÊTRE UN ÉCRIVAIN. Elle observe les humains et les choses, les animaux et la nature, *la vie de la vie*, tout ce qui bruit sur terre. Elle se sent toujours *palpiter au bord de la poésie* : de ses nouvelles s'envolent souvent des fragments aériens qui se déploient dans un espace poétique, comme dans ce passage où trois femmes prennent le thé à la tombée du jour :

Dans le crépuscule, avec leurs blouses de mousseline aux manches amples, elles semblaient trois oiseaux au bord d'un étang. Derrière elles, le salon obscur se dissolvait dans l'ombre; les cadres dorés, vides, flottaient dans l'air, le bouton de la porte en cristal brillait, et, au-dessus du piano d'ébène, un chant planait, papillon blanc aux ailes étendues.

Elle cueille les sensations, les petites fleurs sauvages de sa forêt obscure, tout en jouissant de l'extrême délice de n'avoir pas à expliquer :

Ce soir, les cieux se sont ouverts au coucher du soleil. Lorsque je croyais le jour refermé et scellé, il a éclaté en un jaillissement de divins, de lumineux pétales... J'étais assise à la fenêtre que piquait la pluie; j'ai regardé jusqu'à ce que, dans ma poitrine, quelque chose de dur se soit fondu, se soit épanché, minuscule fontaine qui murmurait (...); et j'ai bu ce ciel et ce murmure.

Peu de temps avant sa mort, le 9 janvier 1923, Katherine Mansfield révèle vouloir devenir une enfant du soleil. Toutefois, elle communique aussi bien avec les astres de la nuit qu'avec celui du jour :

La vue des étoiles m'emplit d'une émotion étrange, indéfinissable, je sus qu'elles illuminaient, puissantes et sûres, le tréfonds de mon âme. Leur lumière silencieuse me baignait,

jusqu'au plus intime de mon être, et je demeurais immobile, frissonnante de terreur et d'émoi. Il y a dans la lumière des étoiles une magie qui effraye. De même que sous les rayons du soleil, on voit le feu pâlir et dépérir, de même la flamme de ma vie, sous ces étoiles, vacillait et s'obscurcissait. Je la voyais, cette petite chandelle menacée, je savais qu'elle n'allait pas tarder à s'éteindre (...).

Elle a toujours été convaincue qu'elle mourrait un jour d'un arrêt cardiaque. Chez cette hypersensible, il y a trop de nerfs à vif. Dans son *Journal* (1927), elle implore d'ailleurs Dieu de lui donner un cœur plus dur : *Aujourd'hui, j'endurcis mon cœur. J'en fais le tour et je bâtis les murs de défense. Je n'ai pas l'intention d'y laisser même une lucarne où puisse croître une touffe de violettes. (...) Seigneur!, endurecis mon cœur!*

Ce cœur se brise à la simple pensée d'une grenouille condamnée à la vivisection, et elle se soucie des oiseaux, ces *séduisants petits atomes*, ainsi que des fleurs : *Je suis lasse, bienheureusement lasse. Croyez-vous que les pâquerettes se sentent bienheureusement lasses, quand elles se ferment pour la nuit et que la rosée descend sur elles?* Elle aspire à des liens harmonieux avec les êtres et avec Dieu : *Je ne veux pas un Dieu pour le louer ou le supplier, mais pour partager avec lui ma vision. Cet après-midi, je regardais la primevère après la pluie. Je ne désire pas que les*

gens dansent et agitent les bras : je veux seulement sentir qu'eux aussi voient.

Si on souffre d'inattention ou si la sensibilité dont on a hérité est moindre que la sienne, on ne verra pas ce qu'elle voit : la rosée sur l'herbe, un chardonneret tourné vers le soleil, qui ébouriffe les plumes de sa poitrine. Si on n'a pas les sens en alerte, on ne humera pas *l'odeur de feuilles et de terre noire (...) l'odeur piquante de la mer*. D'après ses propres mots, sa sensibilité est effroyable. Se transmuant pour devenir l'oiseau regardé, elle n'écrit pas sur, mais à partir de :

Quand j'écris quelque chose sur les canards, je vous jure que je suis un canard blanc à l'œil rond qui flotte sur l'étang bordé de fleurs jaunes et se précipite, de temps à autre, sur l'autre canard à l'œil rond qui flotte la tête en bas... En vérité le fait de se transformer en canard (...) est quelque chose de si passionnant que j'en perds la respiration rien que d'y songer.

Lorsque la douleur physique l'assaille, Mansfield s'identifie à un insecte entre les pages d'un livre : *Je parviens à me lever, à m'habiller, à faire bonne contenance pour aller au restaurant et revenir sans qu'on s'aperçoive de rien : mais c'est littéralement tout. Pour le reste, c'est comme si on*

était un insecte enfermé dans un livre, tellement à l'étroit que tout ce qu'il peut faire est de rester étendu à plat.

Peut-être pressentait-elle sa courte vie, à l'image d'un éphémère. Elle prête les propos suivants à l'un de ses personnages :

(...) je ressemble à un insecte qui est venu de son propre gré voler dans une chambre. Je me jette contre les murs, me jette contre les vitres, m'assomme contre le plafond, je fais tout et le reste, en fait, sauf diriger mon vol vers le dehors. Et tout le temps, comme cette phalène, ce papillon, ou que sais-je, cette pensée m'obsède : « La brièveté de la vie! La brièveté de la vie! » Je n'ai qu'une nuit, ou qu'un jour et là, dehors, il y a ce vaste jardin plein de périls, qui attend, inconnu, inexploré.

De cette conscience du caractère transitoire du vivant germe le désir de saisir avec ferveur le moment qui passe. Parfois un instant vous capture dans ses filets et survient alors l'état de grâce intemporel, la fusion avec le Tout :

Étendue là, les yeux au plafond, elle goûtait son moment – oui, elle savourait son moment! (...) Unique, rayonnant, idéal ; semblable à... une perle, trop parfaite pour s'assortir à une autre. Pouvait-elle décrire ce qui était arrivé? Impossible. On aurait dit (...) qu'elle avait brusquement cessé de battre. Oh, mieux que ça! Elle s'était rendue, rendue abso-

lument, jusqu'à la plus infime pulsation, au plus ténu des nerfs, elle s'était immergée dans le sein scintillant du courant, et il l'avait portée... Elle faisait partie intégrante de sa chambre – partie du grand bouquet d'anémones australes, des voilages blancs qui se démenaient contre la brise légère, des miroirs, des soyeuses couvertures blanches; elle faisait partie de l'immense clameur, palpitante, frémissante, entrecoupée de petites cloches et d'appels à haute voix, qui roulait son flot dehors – partie des feuilles et de la lumière.

Katherine Mansfield vit en Angleterre avec son second mari, l'écrivain anglais John Middleton Murray. Ses rapports conjugaux s'avérant source d'angoisse, elle effectue de nombreux séjours en France, en Italie et en Suisse, points de chute de ses divers déplacements, en quête de climats meilleurs et d'accalmie affective. À ce propos, des rumeurs circulent dont elle se défend dans une lettre à Virginia Woolf, sa contemporaine : *Ne laissez personne vous faire croire que je gaspille mon précieux temps à troquer des chapeaux ou à commettre un adultère. Je suis bien trop fière et arrogante pour cela. Néanmoins, laissez les gens penser ce qu'ils voudront...*

Celle que le vieux directeur du collège londonien où elle a étudié appelait la « petite sauvage de Nouvelle-Zélande » explore aussi des pays intérieurs, dont celui de l'amour auquel elle se défend bien d'appartenir exclusivement :

En bref, voici ce qu'il me faut. La puissance, la fortune, la liberté. Si nous sommes si cruellement enchaînées, c'est la faute de l'insipide théorie qu'on rabâche, qu'on serine aux femmes de génération en génération, et d'après laquelle rien n'a d'importance que l'amour. Cette balançoire, il faut l'envoyer promener (...).

Elle visite le pays de la vérité, plus émouvant que celui de l'amour : À la fin, la vérité est la seule chose qui vaille d'être possédée. (...) Elle ne peut pas vous trahir. Rien ne tient, qu'elle. Moi, en tout cas, je lui donne ce qui me reste à vivre et seulement à elle. Afin de rendre la vérité d'un personnage, elle est persuadée de la nécessité de s'entraîner à l'oubli de soi. Absorbée par son travail et oublieuse d'elle-même, elle peint en mots un tableau ayant pour sujet la couturière Miss Phillips :

Sa chevelure était bizarre. Grise, avec des petites touffes. Elle vous rappelait un tapis en peau de mouton. Et il y avait toujours dedans des fils, des petits bouts d'étoffes, des peluches. Elle n'avait pas tant besoin d'être brossée (...) que d'être secouée et battue à la fenêtre. Miss Phillips était extrêmement mince de sa personne et si serrée dans sa robe qu'elle craquait à chaque inspiration et que dans un moment d'émotion, elle bruissait comme un navire en mer. Elle portait invariablement le même tablier d'alpaga, plissé, et sur son sein gauche (...) un petit cœur en peluche rouge

criblé d'épingles et d'aiguilles, et une ou deux épingles de sûreté, pour piquer plus profond.

Elle vise à la limpidité du cristal et craint de ne remuer que la vase du fond en se nettoyant mal de sa propre personne avant son immersion dans la contemplation. Elle exige le plus de cohérence possible dans l'écriture et se fait des reproches : *C'est une habitude détestable que j'ai par moments : je m'étends, je délaie, je tiédis. (...) Il me semble de nouveau que ce que je compose n'a aucune forme.*

Désireuse d'écrire des histoires pour mettre les cœurs en émoi, faire verser des larmes et des rires, elle se sait capable de *patauger dans le borbier sentimental*. Virginia Woolf, à qui elle *adore penser*, s'est écriée, à la lecture de *Félicité* (1920), qu'elle se « complâit dans des coquetteries de surface ». Cette remarque n'empêchera pas Woolf de confesser dans son journal à la mort de Katherine Mansfield : « J'étais jalouse de son écriture. La seule écriture dont je fus jamais jalouse. »

On désapprouve quelquefois le ton fleuri emprunté par Katherine Mansfield, elle-même critique de sa superficialité : *Tout ce que j'écris – tout ce que je suis – reste à la lisière de la mer. Ce n'est qu'une espèce de jeu. Je veux y mettre toute ma force, mais, je ne sais pourquoi, je ne peux*

pas. (...) C'est par accident seulement que j'écris quelque chose valant une paille et encore je ne fais que raser la surface – voilà tout.

Pourtant, elle s'oblige à l'emploi de toute sa force même quand elle réalise un *travail de finesse*. Même si son démon lui répète souvent : *oh! oui, nous avons déjà entendu raconter tout ça*, elle s'acharne à écrire ces histoires dont elle finira cependant à la toute fin de sa vie par se lasser *comme d'oiseaux en captivité*.

Mansfield, dont on affirme qu'elle a révolutionné l'art de la nouvelle, note dans son *Journal*, à l'âge de dix-neuf ans, qu'elle ambitionne d'avoir une écriture *ultra-moderne*. Et nous nous retrouvons quelques années plus tard dans la pensée de son personnage féminin Béryl, à l'écoute de son monologue intérieur :

Pourquoi se sent-on si différent, la nuit? Pourquoi est-ce si palpitant d'être éveillé quand tous les autres dorment ? (...) Et quelle est cette sensation d'être un conspirateur? À pas furtifs, vous allez et venez dans votre chambre. Vous prenez un objet sur la coiffeuse et vous le reposez sans un bruit. Et, colonnes du lit comprises, tout vous connaît, réagit, partage votre secret... De jour, vous n'avez pas beaucoup d'attachement pour votre chambre. Vous n'y pensez jamais. Vous entrez, vous sortez, la porte s'ouvre et claque,

l'armoire grince. (...) Mais à cette heure... elle vous est soudain chère. (...) C'est la vôtre. Oh, quelle joie dans la possession des choses! Miennes... à moi.

La mort de son frère cadet, au cours de la Seconde Guerre mondiale, affecte profondément Katherine Mansfield et l'incite avec une ardeur accrue à faire revivre le pays de son enfance. Animée d'une *véritable passion* pour l'île de sa naissance, elle affermit alors sa volonté de payer sa *dette sacrée* envers la Nouvelle-Zélande. Hantée par l'esprit du disparu, elle souhaite évoquer, à l'intention de ses lecteurs européens, les charmes de cette île du Pacifique, délaissée pour la vie culturelle de l'Angleterre :

Oh! je veux (...) faire surgir aux yeux du Vieux Monde notre pays inexploré. Il faut qu'il soit mystérieux et comme suspendu sur les eaux. Il faut qu'il vous ôte le souffle. Il faut qu'il soit « une de ces îles »... Je dirai tout, même comment à la maison du n° 75, le panier à linge grinçait. Mais il faudra tout dire avec un sentiment, un rayonnement de soleil disparu, parce que toi, mon petit soleil qui l'éclairait, tu t'es couché, tu es descendu par-delà la lisière éblouissante du monde.

Dans « Sur la baie », l'une de ses nouvelles les plus réussies, elle recrée le réveil du jour en Nouvelle-Zélande :

(...) la Baie du Croissant tout entière était enfouie sous la blancheur d'une brume marine. (...) un troupeau de moutons s'avança, dans un crépitement de petits pas. Ils étaient blottis les uns contre les autres, petite masse laineuse balottante, et leurs pattes minces, semblables à des baguettes, trottaient vivement (...)

Le soleil se levait. (...) Les moutons se déployèrent en éventail. (...) leur bêlement résonna dans les rêves des petits enfants... qui levèrent les bras pour attirer, pour dorloter les adorables petits agneaux laineux du sommeil. Puis le premier habitant fit son apparition; c'était Florrie, la chatte des Burnell, installée sur le montant du portail, beaucoup trop en avance, comme d'habitude, à guetter leur laitière. (...) le vieux chien de berger passa en frétilant sans lever les yeux, lançant les pattes d'un côté à l'autre. Seule, une de ses oreilles se contracta pour prouver qu'il avait l'œil, et qu'il la considérait comme une jeune petite sotte.

Connaissant les *maux* qui proviennent du déracinement, Mansfield reconstitue le milieu protecteur et en grande partie féminin de son enfance entourée, outre de ses parents et de son frère, de sa grand-mère, de ses trois soeurs et de deux tantes. Une petite fille s'inquiète de la disparition éventuelle de sa grand-mère, et c'est l'amour empreint de sensualité qui vainc momentanément la mort :

« Bonne-maman, dit-elle d'une voix saisie. Quoi, mon lapin?

— Toi, il ne faut pas que tu meures. » Kezia parlait avec beaucoup de résolution.

« Ah, Kezia... » Sa bonne-maman leva les yeux, sourit et hocha la tête. « Ne parlons pas de ça.

— Mais je t'assure, il ne faut pas. Tu ne pourrais pas me quitter. Tu ne pourrais pas ne pas être là. » Cette pensée était abominable. « Promets-moi que jamais tu ne feras ça (...) », implora Kezia.

La vieille dame s'absorba dans son tricot. « Promets-le moi! Dis : jamais! »

Mais sa bonne-maman s'enfermait dans le silence.

(...) incapable de supporter cette tension plus longtemps, elle sauta, légère, sur les genoux de sa bonne-maman, étreignit des deux mains la gorge de la vieille femme et se mit à l'embrasser, sous le menton, derrière l'oreille, et à lui souffler dans le cou.

« Dis jamais... dis jamais... dis jamais... » Elle haletait entre les baisers. Puis elle commença tout doucement, tout légèrement, à chatouiller sa bonne-maman.

(...) La vieille dame abandonna son tricot. Elle imprima au fauteuil un basculement en arrière.(...)

« *Dis jamais, dis jamais, dis jamais* », gazouillait Kezia, tandis qu'étendues là, elles riaient dans les bras l'une de l'autre. « *Allez, ça suffit, mon écureuil! Ça suffit, mon poney sauvage!* » dit la vieille Mrs. Fairfield en rajustant sa coiffe. « *Ramasse mon tricot.* »

Katherine Mansfield raconte que, depuis l'aggravation de son état de santé, s'est accrue sa capacité à percevoir des scènes et à ressusciter des images du passé *merveilleusement* vives. Cette faculté, qu'elle se plaît à considérer comme un *prix de consolation*, explique peut-être sa méthode de travail, la notation à chaud d'aperçus : *La vérité c'est que, dans une nouvelle, on ne peut mettre qu'un certain nombre de choses; il y a toujours un sacrifice à faire. (...) C'est toujours comme une espèce de course, dans laquelle on s'efforce de dire tout ce qu'on peut avant que cela disparaisse.*

Sa sensibilité auditive est aussi exacerbée. Elle entend trop. Dans son *Journal*, elle note à trois reprises à quelques jours d'intervalle :

Terminé l'histoire. Je suis restée éveillée ensuite jusqu'à cinq heures et demie, trop excitée pour dormir. Dans la mer, des âmes de noyés ont chanté toute la nuit. (...)

Cette nuit, je suis restée éveillée, écoutant les voix. On aurait dit que deux hommes chantaient, un ténor et un baryton; ensuite, les noyés ont commencé.

(...) Jour horrible. Je suis restée couchée tout le temps et j'ai dormi à moitié, de cette nouvelle manière, en entendant des voix.

Aura-t-elle tout entendu ce qu'elle avait à entendre? Tout artiste se coupe une oreille et la cloue à sa porte, en dehors, pour que les autres viennent y crier. Cette sensibilité poussée au paroxysme s'accompagne d'une souffrance non seulement physique, mais encore morale :

Je voudrais qu'on accueillît ces lignes comme ma confession.

Il n'y a pas de limite à la souffrance humaine. (...) La souffrance est sans bornes, elle est l'éternité. (...)

Je ne voudrais pas mourir sans avoir consigné ici ma croyance que la souffrance peut être surmontée. Car certes je le crois. Que faut-il donc faire? Il ne peut être question de ce qu'on appelle : « La transcender. » Ceci est faux.

Il faut se soumettre. Ne résiste pas. Accueille-la. Laisse-toi submerger. Accepte pleinement. Fais de la douleur une part de ta vie.

Afin de trouver, dans le recueillement, la paix de l'esprit, du cœur et du corps, elle entre à l'institut français de Gurdjieff, en octobre 1922. Elle n'en sortira plus. En novembre, elle établit une liste de mots et de phrases dont elle cherche l'équivalent russe :

J'ai froid.

Apportez du papier pour allumer le feu. (...)

Bois.

Allumettes.

Flamme.

Fumée.

(...)

Force.

Allumer un feu.

Plus de feu.

Parce qu'il n'y a plus de feu. Papier blanc.

Papier noir.

(...)

J'aimerais parler russe avec vous.

Elle meurt deux mois après avoir dressé cette liste qui constituerait, d'après son mari et son biographe, John Middleton Murray, une éloquente démonstration de ce que, volontairement, elle endurait au prieuré de Fontainebleau. Peut-être. Mais celle qui bénissait Dieu de lui

avoir accordé la grâce d'écrire, avait déjà appris à trans-muer sa souffrance en mots et en amour de la vie :

Tout ce que, de l'existence, nous acceptons véritablement subit une transformation. Ainsi la souffrance doit devenir l'Amour. Là est le mystère. (...) Je dois passer de l'amour personnel à un plus grand amour.

Ouvrages cités :

- Mansfield, Katherine, *Lettres*, Paris, Stock, 1985.
- Mansfield, Katherine, *Cahier de notes*, Paris, Stock, 1986.
- Mansfield, Katherine, *L'aloes*, Paris, Presses Pocket, 1987.
- Mansfield, Katherine, *Journal*, coll. Folio, Paris, Gallimard, 1987.
- Mansfield, Katherine, *Sur la baie et autres nouvelles*, éd. bilingue, coll. Les langues modernes, Paris, Le Livre de Poche, 1988.
- Woolf, Virginia. *Journal d'un écrivain*, T.1, coll. 10/18, Paris, Éditions du rocher, 1977.

Claire Varin, Ph. D. en littérature, Claire Varin a également étudié le journalisme. Directrice de six collectifs dont *Avec Monique Bosco* (Mediaspaul, 2017), elle est l'auteure de huit livres, parmi lesquels *Clarice Lispector. Rencontres brésiliennes* (2^e édition, Triptyque, 2007). *La Mort de Peter Pan* (Québec Amérique, 2009) et *Un Prince incognito* (Fides, 2012), sur les sources socioculturelles de la Révolution tranquille. Certains de ses textes ont été traduits en anglais, en espagnol, en italien, en roumain et en portugais, dont *Línguas de Fogo* (São Paulo, 2002), essai sur la grande écrivaine brésilienne Clarice Lispector.
www.clairevarin.com



Photograph by Nayla Nasser



Artistes participants

Mirella Aprahamian, née à Beyrouth, artiste visuelle et céramiste, s'inspire de ses racines méditerranéennes dans ses créations. Elle a exposé dans plus d'une quarantaine d'événements au Canada, en Europe et au Moyen-Orient.

Elle vit à Montréal.

www.mirellaaprahamian.com

Nouha Homad has had a career as a university professor teaching languages and literature. She is also a practicing artist, a writer, editor, and free-lance translator.

www.nouhahomad.com

Nayla Nasser est une écrivaine et traductrice Libanaise qui vit à Paris depuis 1984. Elle est également professeure de lettres françaises et autodidacte et passionnée de photographie depuis son jeune âge. A son avis, photographier est un acte d'amour qui la lie aux autres, au monde. Elle vient d'exposer pour la première fois à Beyrouth, à Dar al Mussawir.



Collaborateurs

Marie-Josée Dion est enseignante au collégial depuis presque trente ans, Marie-Josée Dion a publié divers articles, notamment dans la revue *Dires* qu'elle a également co-dirigée à plusieurs reprises. Écrit dans le cadre de la réforme des études collégiales en 1994, son manuel, *L'analyse littéraire; un art de lire et d'écrire* a été en nomination pour le prix de la ministre en 1997.

Antoine Sassine né au Liban, détenteur d'un doctorat en littérature française, Antoine Sassine est actuellement professeur émérite d'études francophones et de cultures méditerranéennes à l'Université St. Mary's à Calgary. Il a enseigné à l'Université Mount Royal à Calgary pendant 26 ans et pris sa retraite en 2015. Il a occupé le poste de directeur du Département de Langues et de Cultures pendant trois ans.

Membre de plusieurs associations professionnelles canadiennes et internationales, il a aussi publié des articles sur les auteurs québécois Louis Fréchette, Gabrielle Roy, Saint-Denys Garneau, des écrivains et des poètes français tels que Jean-Jacques Rousseau, Pierre Torréilles, et francophones comme Georges Schehadé, Amin Maalouf, Andrée Chedid, Tahar Ben Jelloun, et Nadine Ltaif. Il a aussi publié des interviews avec Amin Maalouf, Andrée Chedid et Nadine Ltaif ainsi qu'une étude sociologique sur les symboles de la dualité identitaire canadienne. Il a aussi participé

à des colloques consacrés au rayonnement du français dans plusieurs pays méditerranéens.

ISSN 2561-4355

POÉSIE- PROSE - TRADUCTION - ESSAI

Raficq Abdulla - Georges Abou-Hsab - Atef Alshaer - John Asfour -
Claude R. Blouin - Brian Campbell - Hejer Charf - Sara Cohen - Stephen Collis -
Louise Desjardins - Mike Di Sclafani - Aida Haddad - Rodolfo Häsler - Hugh
Hazelton - Rula Jurdi - Alia Kawalit - Nancy R. Lange -
Nadine Ltaif - Ilona Martonfi - Diane Régimbald - Nelly Roffé - Nada Sattouf -
Chistine Tipper - Claire Varin

ARTISTES

Mirella Aprahamian - Nouha Homad - Nayla Nasser